

Dumanoir, Philippe François
Pinel
Le gentilhomme pauvre

PQ
2220
D9G45
1887

DUMANOIR & LAFARGUE

LE

GENTILHOMME PAUVRE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1887

LE

GENTILHOMME PAUVRE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 19 février 1861.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

LE

GENTILHOMME PAUVRE

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

PAR

MM. DUMANOIR ET LAFARGUE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1887
Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
2219
D48 S
1887

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE LA FRESNAIE...........	M.	LAFONTAINE.
MADELEINE, sa fille........................	Mlle	VICTORIA.
RIGAUD, banquier...........................	MM	DERVAL.
GEORGES, fils de Rigaud....................		BERTON.
MADAME GODARD..........................	Mlle	MÉLANIE.
DUPERRON, bijoutier.......................	MM.	FRANCISQUE.
NICOLAS, garçon de ferme...........		PRISTON.
FARGEAU, vieux domestique................		BLAISOT.
CÉLESTIN, domestique de madame Godard....		LEFORT.
UN JUGE DE PAIX.		

Le premier acte se passe chez le marquis (environs de Bourges); le deuxième acte, dans le château de La Fresnaie (environs d'Alençon).

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. HÉROLD, régisseur de la scène, au théâtre du Gymnase.



LE

GENTILHOMME PAUVRE

ACTE PREMIER

Une salle à manger. Porte au fond. Deux portes à droite. A gauche, au premier plan, une cheminée. Plus loin, une fenêtre. Une table à manger à droite, et deux buffets au fond. Un grand fauteuil près de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOLAS, puis MADELEINE.

NICOLAS, seul, une livrée à la main.

Quel honneur pour moi, Nicolas Serpolet!... De ma modeste condition de valet de ferme, me voilà élevé à la dignité de valet de pied, sans passer par les grades intermédiaires!... Endossons mes insignes... (Il met la livrée.) Monsieur le marquis m'a vêtu largement... c'est une justice à lui rendre... si largement, que je me demande si cette livrée est trop grande pour moi, ou si je suis trop petit pour la livrée... Je flotte.

MADELEINE, entrant, portant une nappe et des serviettes.

Vous êtes trop petit pour la livrée, monsieur Nicolas *.

NICOLAS.

Merci du renseignement, mam'selle... je m'efforcerai de grandir... Eh bien! qu'est-ce que je vois?... mam'selle Madeleine de La Fresnaie portant elle-même du linge de table sur ses bras de marquise!... Mais où allons-nous?... (Voulant la débarrasser.) Voulez-vous bien me donner cela?

MADELEINE.

Merci, Nicolas... Mon pere m'a chargée de ces petits préparatifs, et cela m'amuse.

* Madeleine, Nicolas.

NICOLAS.

Permettez, mam'selle... La fille d'un marquis de première classe n'a pas le droit de s'amuser ainsi... Votre blason en souffre... et moi aussi.

MADELEINE, souriant.

Il n'est pas défendu à la fille d'un marquis d'être une bonne femme de ménage... Et la preuve, c'est que je vais vous aider à mettre le couvert.

NICOLAS.

Par exemple!... Commandez, ordonnez plutôt!

MADELEINE, prenant le panier d'argenterie.

Eh bien, monsieur Nicolas, voulez-vous avoir la complaisance de nettoyer cette argenterie, pendant que je vais préparer le linge?

NICOLAS.

La complaisance!... On dit : Nicolas, faites ceci; Nicolas, faites cela... on rudoie ses gens!... C'est ainsi que je comprends la noblesse.

MADELEINE, lui donnant le panier d'argenterie.

Tenez, mon bon Nicolas.

NICOLAS, à part.

Elle est incorrigible!... Mânes de ses aïeux, pardonnez-lui sa bonté! (Haut.) Je veux qu'on se mire dans votre argenterie... je veux que chacun de vos convives aperçoive son nez au bout de sa fourchette. (Pendant ce qui précède, Nicolas s'est assis sur une chaise, près de la table; il a posé le panier d'argenterie sur une autre chaise placée devant lui, et Madeleine se dispose à préparer le linge de table.)

MADELEINE.

C'est cela... travaillons.

NICOLAS.

Travailler... vous!... une de La Fresnaie!... Ah! si j'étais votre bisaïeul, j'en rougirais!... Mais chacun a ses idées... Monsieur le marquis a les siennes, je les respecte.

MADELEINE.

Et vous avez raison, Nicolas... car mon père est le meilleur des hommes.

NICOLAS, travaillant.

Ça, c'est vrai... Mais je comprends la noblesse autrement que lui... D'abord, je n'aurais pas quitté mon beau château de La Fresnaie, en Normandie, pour venir vivoter dans cette petite ferme du Berry... Et puis, si j'étais noble, moi, j'aurais

un régiment de laquais et un escadron de chevaux à mon service... Je ne me contenterais pas, comme M. le marquis, d'une simple cuisinière pour tout potage, et de la jument grise à papa pour toute cavalerie.

MADELEINE.

Vous voyez bien que la jument de votre père lui suffit, puisqu'il l'a fait atteler encore ce matin à sa vieille calèche, pour aller à la ville.

NICOLAS.

C'est possible... mais je comprends même la noblesse des chevaux autrement que lui... La bête à papa est couronnée, c'est vrai... mais...

MADELEINE, assise dans le grand fauteuil, et faisant une reprise à une serviette.

Voyons, Nicolas, à quoi bon des laquais qui n'auraient rien à faire, et des chevaux qui resteraient à l'écurie?... Depuis la mort de ma pauvre mère, vous le savez, nous vivons, mon père et moi, dans la retraite la plus absolue... Nous ne sommes plus que les deux derniers portraits vivants de cette vieille famille des La Fresnaie, devant laquelle vous et votre père vous vous inclinez encore... Notre vie s'écoule calme et tranquille dans ce petit domaine... Pourquoi la troubler par le bruit et par l'étalage d'un luxe si peu nécessaire à notre bonheur?... Mon père est heureux auprès de sa chère fille, qu'il aime... de son cher piano, qu'il adore... ses deux seules passions en ce monde... Et moi, je suis heureuse du bonheur de mon père.

NICOLAS.

Ses deux seules passions!... Je lui en connais une troisième, moi...

MADELEINE.

Oh! ne m'en dites rien, Nicolas... la première est déjà jalouse de la seconde.

NICOLAS.

Rassurez-vous, mam'selle : la troisième n'est pas dangereuse pour vous... C'est sa tabatière... Vous savez bien... cette belle boîte en or, sur laquelle il y a le portrait de deux sauvages... (A demi-voix.) en grande tenue... (Haut.) et, tenez, comme sur cette argenterie!...

MADELEINE.

Oui... les armes des La Fresnaie... Oh! cette passion, je la

comprends, et je n'en suis pas jalouse... Cette tabatière a été donnée à mon grand-père par le roi de France, et mon père y tient, comme à une relique de famille.

NICOLAS.

S'il ne tenait qu'à cela !...

MADELEINE.

Que voulez-vous dire ?

NICOLAS.

Rien... rien... je n'imiterai pas les mauvaises langues du village...

MADELEINE.

Qui disent ?

NICOLAS, avec hésitation.

Qui disent...

MADELEINE.

Parlez !

NICOLAS.

Eh bien, mam'selle, qui disent, sauf le respect que je vous dois... que Monsieur le marquis est avare.

MADELEINE.

Oh ! pauvre père ! ils ne le connaissent pas !

NICOLAS, indigné.

C'est ce que je leur dis... Lui, avare !... ah ! vous ne le connaissez pas !... Il est chiche, voilà tout.

MADELEINE.

Comment ! vous aussi, Nicolas, vous supposez que mon père ?...

NICOLAS.

Jamais, mam'selle !... Seulement, j'ai dans l'idée qu'il conserve dans ses caves beaucoup de louis d'or à l'effigie du roi dont vous parliez tout à l'heure... mais toujours comme un souvenir de famille...

MADELEINE, pensive.

Ah !

NICOLAS, continuant.

Et, quand on ne dépense pas... quand on ne reçoit personne...

MADELEINE.

Cependant, aujourd'hui...

NICOLAS.

Aujourd'hui, M. le marquis donne à dîner, c'est vrai... mais c'est la première fois, de mémoire d'homme.

MADELEINE.

Eh bien, monsieur Nicolas, il y a commencement à tout... et je vous remercie, vous et votre bonne famille, de nous aider dans cette grande occasion... Vous êtes tous d'excellentes gens.

NICOLAS.

Dites donc, mam'selle, sans être trop curieux, pourrait-on savoir pour qui M. le marquis déroge ainsi à toutes ses habitudes?...

MADELEINE.

Je l'ignore encore... Mon père m'a dit hier au soir, d'un air assez singulier : « Nous aurons du monde à dîner demain, Madeleine, et j'irai dans la matinée à Bourges. »

NICOLAS.

Tiens! c'est drôle! (Se levant.) J'ai fini, mam'selle.

MADELEINE.

Merci, monsieur Nicolas... Voulez-vous placer cette argenterie dans le buffet?

NICOLAS.

Oui, mam'selle. (Passant devant la fenêtre.) Ah! c'est encore lui *!

MADELEINE.

Qui donc?...

NICOLAS.

Le fils de ce riche banquier de Bourges, qui a acheté dernièrement une propriété dans les environs... M. Rigaud.

MADELEINE, troublée.

Ah! M. Georges!

NICOLAS.

Il s'appelle M. Georges?... Je ne le savais pas.. C'est étonnant comme il se promène souvent de ce côté!

MADELEINE, de même.

Vraiment?...

NICOLAS.

Vous ne l'avez pas remarqué?

MADELEINE, de même.

Non.

NICOLAS.

Le pays lui plaît.

* Nicolas, Madeleine.

MADELEINE.

Sans doute.

NICOLAS.

Tiens! le voilà qui entre!

MADELEINE, vivement.

Et mon père qui n'est pas là pour le recevoir!... Aidez-moi à faire disparaître tous ces objets, mon bon Nicolas.

NICOLAS.

Ça me regarde... Voici du monde... soyez marquise.

GEORGES, à la porte du fond.

Pardon, mademoiselle *.

MADELEINE.

Entrez donc, monsieur.

NICOLAS, à part.

Allons, allons... le pays lui plaît. (Il sort par le fond, après avoir salué Georges.)

SCÈNE II.

MADELEINE, GEORGES **.

GEORGES, embarrassé.

Monsieur votre père n'est pas là?...

MADELEINE.

Non, monsieur.

GEORGES, de même.

J'avais cru apercevoir M. le marquis sur la terrasse... et j'étais entré...

MADELEINE.

Il est allé à Bourges...

GEORGES.

Je me serai trompé... c'était sans doute une autre personne...

MEDELEINE.

Je suis seule, et je n'ai pas reçu de visite ce matin.

GEORGES.

Je me serai encore trompé... et je regrette, mademoiselle de vous avoir dérangée de vos occupations.

* Nicolas, Georges, Modeleine.
** Georges, Madeleine.

MADELEINE.

Oh! j'ai le temps, monsieur Georges... Vous vouliez parler à mon père?...

GEORGES.

Oui, mademoiselle... d'une affaire... ou plutôt d'un projet... dont je l'ai déjà entretenu... et qu'il vous a peut-être communiqué?...

MADELEINE.

Non, monsieur, non.

GEORGES.

Il faudra, cependant, que vous soyez consultée... sur ce projet.

MADELEINE.

Moi?...

GEORGES.

Oui, mademoiselle... et, si vous vouliez bien émettre un avis favorable...

MADELEINE.

Vous pensez?...

GEORGES.

Oh! que cela lèverait bien des difficultés.

MADELEINE.

Vous vous intéressez donc beaucoup à la réussite de...

GEORGES, vivement.

Beaucoup, mademoiselle... et mon père aussi.

MADELEINE.

Eh bien! si tout le monde est du même avis, qu'avez-vous à redouter?...

GEORGES.

Le vôtre, d'abord, que je ne connais pas encore... et puis... (Hésitant.) certaines faiblesses... qu'on reproche à M. de La Fresnaie...

MADELEINE, vivement.

Pour son nom?... pour ses titres?...

GEORGES, embarrassé.

Oui, mademoiselle, oui, c'est cela.

MADELEINE, à part.

Il le croit avare, lui aussi!

GEORGES.

Mais mon père vient dîner ici aujourd'hui, et j'espère...

MADELEINE, très-étonné.

Comment!... c'est lui!... c'est vous!... que nous attendons?...

GEORGES.

Vous ne le saviez pas?...

MADELEINE.

Non, vraiment!

GEORGES.

Mon père a forcé la main à M. le marquis... il s'est invité, sans façon, en sa qualité de voisin, à charge de revanche... et il revient exprès ce soir, de Paris, pour assister à ce dîner.

MADELEINE.

Que M. Rigaud soit le bienvenu, et vous aussi, monsieur Georges.

NICOLAS, annonçant.

Monsieur Duperron.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUPERRON *.

GEORGES.

Le premier bijoutier de Bourges!

DUPERRON.

Et votre serviteur très-humble... (Saluant.) Mademoiselle... monsieur Georges...

MADELEINE.

Quel bonheur!... vous me rapportez mon médaillon?

DUPERRON.

Oui, mademoiselle... j'ai raccommodé l'anneau, qui s'était brisé...

MADELEINE.

Merci de votre exactitude, monsieur Duperron... Je me sentais si malheureuse, depuis que j'étais séparée de ce portrait!... le seul qui me reste de ma mère... Vous comprenez cela, vous, monsieur Georges?

GEORGES.

Oui... car, comme vous, j'ai perdu ma mère **.

* Georges, Duperron, Madeleine.

** Duperron, Georges, Madeleine.

MADELEINE, contemplant le portrait.

Qu'elle était belle!... Voyez!

GEORGES.

Oui, bien belle.

MADELEINE.

Vous trouvez?

GEORGES.

Je trouve que vous lui ressemblez.

MADELEINE, troublée.

Qu'est-ce que je vous dois, monsieur Duperron*?

DUPERRON.

Rien.

MADELEINE.

Permettez... c'est trop bon marché.

DUPERRON.

M. le marquis m'a fait l'honneur de passer ce matin même à mon magasin...

MADELEINE.

Et il vous a payé?

DUPERRON.

Oui, mademoiselle.

MADELEINE.

Ce bon père! il n'oublie rien. (Elle s'éloigne.)

DUPERRON**.

Eh bien, monsieur Georges, M. Rigaud arrive ce soir, m'a-t-on dit, à votre hôtel?

GEORGES.

Oui, monsieur Duperron... et je l'attends avec une impatience!...

DUPERRON.

Que je comprends... C'est comme moi... Vous savez ce qu'il m'a promis?... N'allez pas faire manquer l'affaire, au moins.

GEORGES.

Quoi donc?

DUPERRON.

Eh bien, mais, la fourniture des diamants et des bijoux de la corbeille...

MADELEINE, à part, s'appuyant sur la table.

De la corbeille!... (Georges s'est retourné et a surpris ce mouvement.)

* Duperron, Madeleine, Georges.
** Duperron, Georges, Madeleine.

DUPERRON.

Est-ce que M. Rigaud se serait occupé de la corbeille avant de vous parler du mariage et de la future?

MADELEINE, faisant un effort pour sortir.

Pardon, monsieur...

GEORGES, la retenant, à demi-voix.

Ce trouble... cette émotion... Oh! merci, mademoiselle!...

MADELEINE, de même.

Monsieur...

GEORGES, de même.

La femme que mon père me destine... c'est vous!

MADELEINE, de même, avec joie.

Oh! laissez-moi partir, monsieur, laissez-moi partir! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV.

GEORGES, DUPERRON*.

DUPERRON.

J'ai dit une bêtise.

GEORGES, très gaiement.

Vous venez d'être très-spirituel, au contraire... sans vous en douter.

DUPERRON.

Oh! non, non... et je vous soutiens que j'ai dit une bêtise... Je n'aurais pas dû parler de diamants et de mariage devant une pauvre demoiselle pour qui il n'en sera jamais question.

GEORGES.

Pourquoi donc?

DUPERRON, baissant la voix, et d'un air mystérieux.

J'ai fait, ce matin, une bien triste découverte... Tout le monde s'étonnait... parbleu! moi le premier... j'étais si bête!..

GEORGES, sans l'écouter.

C'est convenu... continuez.

DUPERRON.

Tout le monde s'étonnait de voir M. le marquis de La Fresnaie vivre à l'écart dans ce petit domaine, n'affichant pour

* Duperron, Georges.

tout luxe qu'un vieux cheval, qui ne lui appartient pas, et une vieille calèche, qui lui appartient trop...

GEORGES.

Sans doute.

DUPERRON.

Que disait le monde?... moi le premier... j'étais si bête!...

GEORGES, impatienté.

Oui, oui, poursuivez.

DUPERRON.

Tout le monde disait : « Le marquis est avare... »

GEORGES.

Eh bien?

DUPERRON.

Eh bien, tout le mande se trompait...

GEORGES, avec joie.

Quel bonheur!

DUPERRON.

Il est pauvre, il est ruiné.

GEORGES.

O ciel!

DUPERRON.

Il y a une heure, j'étais dans mon magasin, avec ma femme, attendant la pratique... la vôtre... Je me recommande toujours à vous pour la corbeille...

GEORGES, impatienté.

C'est bien.

DUPERRON, continuant.

Lorsque M. de La Fresnaie est entré chez moi... Il avait laissé sa voiture au coin de la rue, sans doute pour ne pas être remarqué... Malgré sa pâleur, son visage était souriant, et il m'a abordé avec la grâce et la noblesse qu'il met dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait : « Monsieur Duperron, j'ai une affaire à vous proposer. J'ai une tabatière en or, qui m'embarrasse, qui m'est inutile... je ne prends plus de tabac... et je voudrais m'en défaire. » Et, d'une main mal assurée, il m'a tendu sa tabatière, sur laquelle il avait gratté soigneusement, avec un canif, les armes de la maison de La Fresnaie.

GEORGES.

Que veut dire?...

DUPERRON, continuant.

« Voyez, a-t-il ajouté, pesez, et dites-moi ce que vaut, au

poids, ce bijou insignifiant. — Cent trente francs, monsieur le marquis. » Je lui ai compté la somme, qu'il a ramassée sur mon comptoir, avec ses doigts crispés, et il est parti.

GEORGES.

C'est singulier!

DUPERRON.

C'est justement ce qu'a dit madame Duperron... c'est singulier!... Elle est très-curieuse, madame Duperron... comme toutes les femmes... de bijoutiers... Elle a suivi le marquis à une certaine distance, l'a vu entrer chez un marchand de comestibles, et là, acheter une poularde truffée, un pâté de foie gras, et d'autres provisions de table, jusqu'à concurrence des cent trente francs que je venais de lui compter.

GEORGES, à part.

Ah! mon Dieu!... je devine!

DUPERRON.

Il y a aujourd'hui réception ici, et, pour payer son dîner, le marquis de La Fresnaie a été obligé de vendre sa tabatière!

GEORGES.

Ah! c'est horrible, monsieur!

DUPERRON.

Et quand on pense qu'il y a des gens qui vont manger ce dîner-là, qui l'ont accepté!...

GEORGES, à part.

Qui se sont invités!... Oh! mon père!... Impossible de le prévenir, il n'arrivera de Paris qu'à l'heure du dîner...

DUPERRON.

Des gens qui vont dévorer sa tabatière, sa dernière ressource!...

GEORGES, à part.

Madeleine sans dot, sans espérances!... Quand mon père le saura... Oh! il faut que je sois à son arrivée, il faut que je le prépare, que j'obtienne de lui... (Bruit de voiture.)

DUPERRON, près de la fenêtre.

C'est M. de La Fresnaie qui rentre... Et, tenez, voyez... son domestique d'emprunt retire les bourriches de la voiture.

GEORGES.

Le marquis! (Il sort rapidement par la droite.)

DUPERRON.

Il s'en va?... (Le suivant.) Monsieur Georges, je me recommande toujours à vous pour... (S'interrompant.) Monsieur le marquis!

SCÈNE V.

DUPERRON, LE MARQUIS, suivi de NICOLAS, chargé de provisions *.

LE MARQUIS, à Nicolas.

Dépose tout cela sur le buffet, et dépêche-toi.

NICOLAS.

Oui, monsieur le marquis. (A part, plaçant les provisions sur le buffet.) Une poularde truffée!... Ah! c'est ainsi que je comprends la noblesse... des poulardes!

DUPERRON, à part.

C'est bien ça... toute la tabatière y a passé.

LE MARQUIS, à Nicolas.

Porte cette poularde à la cuisine... puis, descends à la cave, et monte du vin.

NICOLAS.

Combien de bouteilles?

LE MARQUIS, après un instant de réflexion.

Apporte tout ce que tu trouveras... (Nicolas sort. — A part.) Il doit en rester si peu!... sept ou huit bouteilles, peut-être.

DUPERRON, saluant.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Vous ici, monsieur Duperron?... (Avec une inquiétude qu'il s'efforce de dissimuler.) Est-ce que, par hasard, la petite affaire que nous avons faite ce matin vous laisserait des regrets?

DUPERRON.

Aucun, monsieur le marquis... Je suis venu pour rapporter à mademoiselle Madeleine le médaillon qu'elle m'avai confié, et que je n'ai terminé qu'après votre départ.

LE MARQUIS, se rassurant.

A merveille!... Et vous le lui avez remis?

* Nicolas, le marquis, Duperron.

DUPERRON.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Voulez-vous avoir la bonté de me dire ce que je vous dois?

DUPERRON.

Rien, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Comment, rien?... Mais...

DUPERRON.

Mademoiselle Madeleine m'a déjà payé.

LE MARQUIS.

Il ne me reste plus qu'à vous remercier. (On entend chanter au loin.) Entendez-vous?... c'est la voix de ma fille !... Quand la fauvette chante, c'est qu'elle a le cœur content... Vous le voyez monsieur Duperron, tout respire ici la joie, le bonheur.

DUPERRON, à part.

Pauvre homme!... que d'efforts, pour cacher sa misère et son chagrin! (La voix se rapproche.)

LE MARQUIS, s'asseyant sur le vieux fauteuil, à gauche.

Ah! voici ma fille bien-aimée.

DUPERRON, à part.

Évitons les explications... je me sauve.

LE MARQUIS.

Vous partez?

DUPERRON.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Sans vous rafraîchir?

DUPERRON.

Merci, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Sans prendre un doigt de vin vieux?

DUPERRON, vivement.

Je suis attendu à Bourges. (Il sort par le fond.)

SCENE VI.

LE MARQUIS, MADELEINE, entrant de la droite, portant deux compotiers de fruits.

LE MARQUIS.

Bonjour, ma chère enfant!

MADELEINE.

Bonjour, mon excellent père!

LE MARQUIS.

La fauvette a donc passé une bonne nuit, puisqu'elle chante si bien?

MADELEINE.

Oh! oui, mon père... je suis bien joyeuse... bien contente!

LE MARQUIS.

Allons, viens t'asseoir là, sur mes genoux. (Il l'embrasse, et, sans rien dire, lui met une boucle d'oreille, qu'il a tirée d'une petite boîte de carton.)

MADELEINE.

Qu'est-ce que vous faites donc, mon père?

LE MARQUIS.

Ne bouge pas... (Lui donnant la boîte, dans laquelle est la seconde boucle d'oreille.) Tiens.

MADELEINE.

C'est donc pour cela que vous êtes allé chez M. Duperron?

LE MARQUIS, un peu troublé.

Oui... oui... c'est pour cela.

MADELEINE, l'embrassant.

Que vous êtes bon!

LE MARQUIS.

Maintenant, causons sérieusement.

MADELEINE.

Et si j'avais deviné les choses sérieuses que vous avez à me dire?

LE MARQUIS.

Je dirais que tu es une fée.

MADELEINE.

Eh bien, mon père, sans être fée, je sais tout.

LE MARQUIS.

Ah!... Eh bien, alors, apprends-moi ce que j'avais à t'apprendre.

MADELEINE.

Je sais que vous attendez aujourd'hui, à dîner, un voisin de campagne...

LE MARQUIS.

C'est vrai... Son nom?

MADELEINE.

M. Rigaud.

LE MARQUIS.

Voilà tout?

MADELEINE, baissant les yeux.

Et M. Georges... son fils.

LE MARQUIS.

Pourquoi trembler ainsi, en prononçant ce nom, chère enfant?... Tu aimes M. Georges, n'est-ce pas?

MADELEINE, confuse.

Mon père...

LE MARQUIS.

Allons, de la confiance.

MADELEINE, appuyant sa tête sur l'épaule du marquis.

Eh bien, oui, mon père... j'aime M. Georges.

LE MARQUIS.

Merci de cet aveu, Madeleine!... Voyons, puisque tu devines tout, tu connais aussi le but de notre réunion d'aujourd'hui?

MADELEINE.

Je n'aurais jamais osé le deviner, mais on me l'a appris.

LE MARQUIS.

Qui donc?

MADELEINE.

M. Georges.

LE MARQUIS.

Ah!... il est venu ici?

MADELEINE.

Oui, mon père, il avait à vous parler...

LE MARQUIS.

Et il s'est présenté en mon absence?... Je m'explique tout maintenant... j'ai été devancé... (Souriant.) Un père, ça aime bien, mais un amoureux, ça aime encore plus vite.

MADELEINE.

Oh! mon père, que je suis heureuse!

LE MARQUIS.

Attends, chère enfant, attends, avant de prononcer ce mot... Ce mariage n'est encore qu'une espérance... et, s'il rencontrait un obstacle...

MADELEINE, se levant.

Un obstacle?

LE MARQUIS.

Que je ne puis prévoir...

MADELEINE.

Lequel?... M. Rigaud y paraît disposé... M. Georges le désire... Je ne m'y oppose pas, moi, mon père... il n'y aurait donc que vous...

LE MARQUIS.

Moi, chère enfant, m'opposer à ton bonheur!... le but constant de toute ma vie!...

MADELEINE.

Eh bien, alors, qu'avons-nous à craindre?

LE MARQUIS, se levant.

Rien, rien... Va te préparer pour le dîner, l'heure approche... Va...

MADELEINE, s'éloignant.

Un obstacle!... Oh! vraiment, mon père, vous n'êtes pas encourageant! (Elle revient à lui, l'embrasse, et sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, seul; puis NICOLAS.

LE MARQUIS, la suivant des yeux.

Si M. Rigaud ne me demande que du bonheur pour son fils... je pourrai lui répondre : Prenez mon enfant, monsieur!... Mais... s'il me demande une dot!... (Cherchant à écarter une pensée pénible.) Allons, allons... (Il prend le panier d'argenterie.) Six fourchettes et six cuillers... Nous serons quatre à table... c'est insuffisant... mais je donnerai mes instructions à Nicolas... (Prenant le linge, qu'il examine.) Cette nappe... ces serviettes... d'une propreté irréprochable... Madeleine a passé par là... Rien ne manquera donc au couvert... ni au dîner, je l'espère... Le pâté, la poularde, avec l'aide de la basse-cour et du potager... nous aurons un très-bon repas!... (Nicolas vient poser au fond un panier de vin, dont il retire trois bouteilles couvertes de poussière, qu'il essuie avec soin *.)

LE MARQUIS, se retournant au moment où Nicolas essuie la troisième bouteille. — Vivement.

Qu'est-ce que tu fais donc là?

* Nicolas, le marquis.

NICOLAS.

J'essuie les bouteilles... elles étaient toutes couvertes de poussière.

LE MARQUIS, mécontent.

Voyons, en voilà assez... Ne t'avise pas d'essuyer les autres.

NICOLAS, étonné.

Quelles autres?... (Montrant le panier.) Mais voilà tout, monsieur... j'ai tout monté.

LE MARQUIS, interdit.

Comment!... il n'y en avait que trois?...

NICOLAS.

Pas davantage.

LE MARQUIS.

Ah!... C'est bien, va-t'en... (Seul.) Oh! mon Dieu!... trois bouteilles seulement!... Ce n'est pas assez!... (Cherchant à se rassurer et se rassurant peu à peu.) Cependant, Madeleine n'en boit pas... je me garderai bien d'en boire... M. Georges, un amoureux, ça ne boit, ni ne mange... reste donc trois bouteilles pour un... C'est-à-dire, pour M. Rigaud seul... Allons, c'est bien. (Il prend les trois bouteilles essuyées par Nicolas et secoue la tête, d'un air de regret; puis, après avoir hésité un moment, les dépose dans l'âtre de la cheminée, va fermer la porte du fond, de crainte d'être surpris, s'agenouille, et, à l'aide d'une pelle, jette de la cendre sur les bouteilles, qu'il retire ensuite de l'âtre. Il ôte sa redingote, qu'il dépose dans une petite armoire, et y prend un vieil habit noir, qu'il met, et brosse avec soin. Il s'aperçoit que le vieil habit est usé et blanchi aux coutures des manches. Il regarde un encrier posé sur la cheminée, hésite encore, comme honteux de ce qu'il va faire, se décide enfin à prendre une plume et à noircir les coutures de l'habit. — L'orchestre a accompagné cette scène muette. — Le marquis, tenant encore la plume.) O mes ancêtres... ne me regardez pas!

NICOLAS, en dehors.

J'y vais, j'y vais.

LE MARQUIS.

Quelqu'un!... (Il va tirer les verrous, et pose les bouteilles sur le buffet. On frappe à la porte. L'orchestre s'arrête.) Entrez!

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, NICOLAS.

NICOLAS, entr'ouvrant la porte, et avec aplomb.

C'est moi, monsieur, votre valet de pied

LE MARQUIS.

Entre... et hâte-toi de mettre le couvert.

NICOLAS, à haute voix, à la façon des garçons de café.

Voilà ! voilà ! (Il dépose le linge sur la table.)

LE MARQUIS, étonné.

Hein ?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

NICOLAS.

C'est moi, monsieur, votre valet de pied... Avant d'entrer au service de monsieur le marquis, j'ai étudié les belles manières du premier garçon du Café Français de Bourges... Tenez, voyez... je me suis fait friser... Voilà ! voilà !

LE MARQUIS.

Je t'engage à prendre tes exemples ailleurs.

NICOLAS, déconcerté.

Du moment que monsieur le marquis m'y engage... (A part.) Sapristi ! ça me défrise... (Haut.) Combien faut-il mettre de couverts ?

LE MARQUIS.

Quatre.

NICOLAS, très-bas.

Voilà ! voilà ! (Il met maladroitement la nappe sur la table.)

LE MARQUIS, la lui prenant des mains et la disposant lui-même avec le plus grand soin.

Quand tu as mis ta nappe de la sorte, tu places tes assiettes comme cela... une ici... une autre là... la troisième à cette place... et la dernière vis-à-vis.

NICOLAS, le suivant des yeux.

Très-bien, monsieur, je saisis.

LE MARQUIS, continuant à mettre le couvert, pendant que Nicolas le regarde faire.

Tu places tes salières ainsi... ta carafe, là .. ton vin en face. (Nicolas, voyant la bouteille couverte encore de poussière, s'en étonne et va l'essuyer de nouveau. Le marquis l'arrête du geste.)

NICOLAS, à part.

Ce n'est pas propre.

LE MARQUIS, continuant.

Et ton dessert, de cette façon-là...

NICOLAS, étonné.

Comment ! monsieur, on va manger le dessert avant le potage ?

LE MARQUIS.

Mais non... nous dînons à la russe.

NICOLAS.

Ah!... Du moment que nous dînons à la russe... (A part.) Sapristi! ça va me gêner.

LE MARQUIS.

Maintenant, tu places tes verres comme ceci... et ton argenterie de cette manière... Ah! à propos d'argenterie, garde-toi de changer les couverts...

NICOLAS, souriant, avec assurance.

Ah! monsieur!... je sais bien que ça ne se fait jamais...

LE MARQUIS, contemplant la table.

Eh bien, mon garçon, je suis très-content de toi... voilà un couvert qui est très-bien mis.

NICOLAS, modestement.

Monsieur le marquis est bien bon... o fait de son mieux...

MADELEINE, dans la coulisse

Mon père! mon père!

LE MARQUIS.

Voici ma fille... Tais-toi, et sers le dîner.

NICOLAS, sortant, le jarret tendu.

On y va, monsieur le marquis, on y va!

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, MADELEINE, puis RIGAUD.

MADELEINE, entrant vivement.

Mon père!

LE MARQUIS.

Comme tu es émue!

MADELEINE.

La voiture de M. Rigaud vient d'entrer dans la cour!

LE MARQUIS.

Ah! je comprends... avec M. Georges?

MADELEINE.

Non, mon père. M. Rigaud arrive par la route de Paris.

LE MARQUIS, regardant par la fenêtre.

Et j'aperçois M. Georges qui arrive, de son côté, par la route de Bourges... Allons les recevoir au salon, ma fille.

RIGAUD, entrant brusquement *.

Ma foi, mon cher voisin, j'entre sans me faire annoncer... et je suis enchanté de vous rencontrer dans votre salle à manger : car j'ai un appétit d'enfer!... (Apercevant Madeleine.) Oh! pardon, mademoiselle. (Il salue respectueusement Madeleine, qui s'incline à son tour.)

LE MARQUIS, tendant la main à Rigaud.

Soyez le bienvenu, monsieur... Je suis heureux de vous recevoir chez moi en qualité de voisin, et je ferai de mon mieux pour qu'en sortant d'ici, nous nous disions à revoir en qualité d'amis.

RIGAUD, avec effusion.

Monsieur le marquis!... Tenez, je ne sais pas faire de phrases... je n'ai jamais fait que des chiffres... et je m'aperçois qu'un Rigaud, multiplié par plusieurs millions, ne pourrait jamais faire un marquis... un marquis comme vous, surtout... Mais je croyais trouver ici mon fils?

NICOLAS, annonçant.

M. Georges Rigaud!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GEORGES

RIGAUD **.

Ah!... Allons donc!... Tu as failli nous faire attendre!

GEORGES, après avoir salué le marquis et Madeleine, cherchant à se rapprocher de Rigaud.

Pardon, mon père, j'arrive de Bourges, où j'espérais vous voir avant de...

RIGAUD, l'interrompant et s'éloignant de lui ***.

Désolé... mais j'ai pris la ligne droite, afin d'arriver plus vite au dîner.

GEORGES, à part.

Impossible de le prévenir!

NICOLAS, qui a servi pendant la scène précédente.

Monsieur le marquis, la soupe est servie! (Madeleine va examiner la table.)

* Madeleine, le marquis, Rigaud.

** Madeleine, le marquis, Georges, Rigaud.

*** Madeleine, le marquis, Rigaud, Georges.

RIGAUD.

Bonne nouvelle!

LE MARQUIS *.

A table, mon voisin!

RIGAUD.

A vos ordres, marquis!... Il m'est doux d'obéir... (L'arrêtant. Cependant, avant de procéder à une installation, qui peut être de longue durée, je vous demanderai une prise de tabac dans votre délicieuse tabatière.

LE MARQUIS, s'oubliant.

De grand cœur... (Il s'arrête.)

GEORGES, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS, feignant de chercher la tabatière.

Eh bien, qu'en ai-je donc fait?... Ah! je l'aurai sans doute oubliée dans la bibliothèque... Nicolas!

MADELEINE.

Je vais la chercher, mon père.

RIGAUD.

C'est inutile, mademoiselle... Voici la mienne... Elle ne porte pas d'armoiries, mais elle pèse deux cent cinquante grammes... tabatière bourgeoise... où l'on trouve toujours d'excellent tabac au service des amis.

LE MARQUIS, prenant une prise.

Vous permettez?

RIGAUD, à part.

Autant d'économisé. (Ils s'asseyent tous.)

MADELEINE **.

Monsieur Rigaud nous pardonnera de le recevoir en pauvres campagnards, avec les ressources de notre basse-cour et de notre potager.

RIGAUD.

Comment donc, mademoiselle!... (A part.) J'ai dans l'idée que nous allons faire un exécrable dîner!

NICOLAS, à part, regardant Rigaud, qui mange le potage.

En voilà un qui paraît bien disposé!

MADELEINE.

Eh bien, monsieur Georges, vous ne mangez pas?

* Le marquis, Rigaud, Madeleine, Georges.
** Le marquis, Georges, Madeleine, Rigaud.

GEORGES.

Ah! pardon, j'oubliais...

RIGAUD, riant.

Moi aussi, j'oubliais... à vingt ans! (Au marquis, en riant.) Il oubliait!

LE MARQUIS, à Rigaud.

Vous offrirai-je à boire?

RIGAUD.

Volontiers... après le potage, j'ai l'habitude de boire un doigt de vin pur. (Il tend son verre, qu'il ne retire que lorsqu'il est plein.)

NICOLAS, à part.

Il appelle ça un doigt!

LE MARQUIS, à Georges.

Et vous, monsieur?

GEORGES.

Merci, monsieur le marquis, très-peu...

LE MARQUIS, offrant à boire.

Madeleine?...

MADELEINE.

Vous savez bien, mon père, que je ne bois que de l'eau.

LE MARQUIS.

C'est vrai. (Relevant la bouteille au moment où il allait se verser à boire à lui-même.) C'est comme moi, aujourd'hui.

RIGAUD.

Vous aussi?... Vous voulez donc m'obliger à boire comme quatre?

GEORGES.

Ce n'est pas votre habitude, mon père.

RIGAUD.

Non... mais un médecin de l'antiquité prétend qu'un petit excès tous les mois est toujours salutaire... Voilà trente jours que je jeûne... heureusement, ce mois-ci a trente et un jours, et je dîne chez vous, marquis...

LE MARQUIS, en souriant, à part.

J'ai mal choisi mon jour. (Nicolas apporte solennellement la poularde.)

RIGAUD.

Oh! oh! Une poularde truffée!

LE MARQUIS.

Nicolas!... (Nicolas place la poularde devant le marquis, qui la découpe.)

RIGAUD.

Ma foi, si c'est un produit de votre basse-cour, je vous en fais mon compliment... Quant au légume dont elle est bourrée, si c'est aussi un produit de votre potager, j'en retiens la graine.

MADELEINE.

Mon Dieu, monsieur, ma surprise égale la vôtre.

RIGAUD.

Ah! marquis, ce n'est pas bien... vous aviez promis de nous traiter en voisins...

LE MARQUIS, souriant.

En voisins, qui aiment les truffes.

RIGAUD, à part.

Mes soupçons étaient absurdes... je le crois plutôt prodigue. (Haut.) Le bordeaux étant l'accompagnement obligé de la truffe, je vous en demanderai une larme. (Il tend son verre, et ne le retire encore que lorsqu'il est plein.)

NICOLAS, à part.

Il appelle ça une larme!

LE MARQUIS, à part.

Déjà une bouteille!... (Haut.) Nicolas, du vin.

NICOLAS, changeant la bouteille.

Et d'une!

RIGAUD.

Georges... est-ce que tu ne vas pas m'aider à faire une brèche à la cave de monsieur le marquis, toi?... A la santé et au bonheur de mademoiselle Madeleine!... (Georges tend son verre.) Marquis!...

LE MARQUIS, attendri.

Je ne puis vous refuser, monsieur... vous me prenez par mon faible.

RIGAUD.

Allons donc!

MADELEINE.

Et moi aussi, monsieur... je vous ferai raison...

RIGAUD, triomphant.

Ah! je savais bien que je vous forcerais tous à boire avec moi!... A la santé et au bonheur de mademoiselle Madeleine. (Il boit.)

NICOLAS, à part.

Cet homme ne laisse jamais son verre, ni vide, ni plein!

RIGAUD.

Mes enfants, je vous annonce une nouvelle qui fait grand bruit à Bourges.

GEORGES.

Laquelle?

RIGAUD.

On par d'un mariage.

GEORGES ET MADELEINE, émus.

D'un mariage?

RIGAUD, en faisant signe au marquis.

Hum! hum!... (Haut.) Oui, mes enfants, d'un mariage qui va bien vous étonner... du mien!

GEORGES, avec froideur.

Vous être libre, mon père.

RIGAUD.

Je le pense... Par la seule raison que j'ai un fils de vingt-cinq ans, je suppose que je suis majeur... Mais, tranquillise-toi : avant de me marier deux fois, il est juste que je te marie au moins une.

GEORGES, avec joie.

Et vous mariez-vous bientôt?

RIGAUD, au marquis, en riant.

Le voilà plus pressé que moi, maintenant! (Haut.) Cela dépendra de ma future... qui résiste encore... mais qui finira par céder, je l'espère.

GEORGES.

Votre future?

RIGAUD.

Madame veuve Godard.

GEORGES.

Ah! elle est veuve?

RIGAUD.

Très-veuve... (Se versant à boire, et montrant la bouteille vide. Comme cette bouteille... et elle demande un remplaçant... Nicolas!... (Au marquis.) Vous l'appelez Nicolas?... Du vin, mon garçon!

NICOLAS, à part, emportant la bouteille.

Et de deux!

RIGAUD, continuant.

Malheureusement, le nom de Godard n'allait pas déjà beaucoup à ma future, et celui de Rigaud ne la séduit pas énormément.

MADELEINE, naïvement.

Comment n'est-on pas flattée de s'appeler madame Rigaud ?

RIGAUD.

Ah ! mademoiselle, voilà un mot qui me rend doublement heureux !... car il renferme, pour moi, une double espérance.

LE MARQUIS, à Nicolas, qui apporte la troisième bouteille.

Donne, Nicolas.

RIGAUD.

Donne, donne... (Il prend la bouteille.)

LE MARQUIS, voulant la ressaisir.

Ne prenez pas cette peine.

RIGAUD.

C'est un plaisir... (A Madeleine.) Et, si je n'avais déjà bu à votre santé...

LE MARQUIS, à part, avec angoisse.

La dernière !

RIGAUD.

Mais vous ne refuserez pas de boire à mon prochain mariage ?

MADELEINE.

De grand cœur.

RIGAUD.

Et vous aussi, marquis ? (Il emplit le verre du marquis.)

LE MARQUIS.

Je ne boirai jamais cela.

RIGAUD.

Vous savez le proverbe : *Quand le vin est versé*... (A Georges.) Et toi ?

GEORGES.

Merci, mon père.

RIGAUD.

Comment ! toi, mon fils !... Est-ce que, par hasard, ce mariage ?...

GEORGES.

Oh ! vous ne le pensez pas. (A part.) Je ne puis refuser. (Haut.) Très-peu. (Rigaud emplit le verre de Georges.)

RIGAUD, emplissant son verre.

A mon prochain mariage ! (Il boit.)

NICOLAS, à part.

C'est un trou, c'est un entonnoir, que cet homme-là

RIGAUD.

Vrai vin de marquis !... Je suis sûr que vous en avez quatre ou cinq mille bouteilles dans votre cave?

NICOLAS, à part.

Elles y seraient, qu'il les boirait peut-être!

RIGAUD, se versant à boire.

La bouteille y a passé... Encore une neuve!... Nicolas!

NICOLAS, à part.

Et de trois!

LE MARQUIS, à part, passant la main sur son front.

Une sueur froide...

RIGAUD, appelant.

Nicolas!

NICOLAS, à Rigaud.

Plaît-il?

RIGAUD.

Du vin, mon garçon!

NICOLAS, d'une voix sourde.

Voilà! voilà!

LE MARQUIS, machinalement, à Nicolas, qui lui fait des signes.

Descends à la cave, Nicolas.

RIGAUD.

Ah! j'ai dépassé vos prévisions?... Descends à la cave, Nicolas...

NICOLAS, restant ébahi à sa place.

Oui, monsieur.

RIGAUD.

Allez donc, Nicolas!

LE MARQUIS, à Nicolas, qui va sortir.

Non, attends:.. attends, Nicolas... j'oubliais que la clef de la cave était dans ma chambre... (Faisant un effort pour se lever.) Et je vais moi-même... (Il fait quelques pas en murmurant.) Sortons! sortons!... (Mais la force lui manque et il tombe sur le fauteuil.)

MADELEINE, courant à lui.

Ciel!.. mon père!... qu'avez-vous?... Monsieur Georges, ouvrez la fenêtre!...

LE MARQUIS, revenant à lui *.

Merci, merci, ma fille... ce n'est rien... la chaleur... le manque d'air... je me sens mieux.

* Georges, le marquis, Madeleine, Rigaud.

MADELEINE, embrassant le marquis.

Oh! mon pauvre père!

LE MARQUIS.

Rassure-toi... ce n'est rien... rien qu'un éblouissement.

RIGAUD, qui s'est aussi levé.

Je suis le seul coupable... Je vous ai fait trop boire, marquis... je crois toujours que tout le monde à la tête solide comme moi.

LE MARQUIS.

Désolé d'avoir interrompu... Mais asseyez-vous donc, messieurs. (Il se lève.)

RIGAUD.

Non, non... nous avons parfaitement dîné... Nicolas, enlève le couvert... Nous avons à causer de choses sérieuses, monsieur le marquis.

GEORGES.

Je vous laisse, mon père.

LE MARQUIS, à Madeleine *.

Et toi aussi, va, mon enfant. (A Georges et à Madeleine.) Mes amis, allez promener dans le jardin.

GEORGES, à part, offrant le bras à Madeleine.

Que va-t-il se passer?

LE MARQUIS.

Monsieur Georges, je vous confie ma fille. (Georges et Madeleine sortent.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, RIGAUD.

RIGAUD, les yeux fixés sur Madeleine, qui s'éloigne.

Monsieur le marquis, votre fille est un ange! (Il s'assied près du marquis.)

LE MARQUIS.

Je le pensais, moi, son père... mais je suis heureux de vous l'entendre dire.

RIGAUD.

Vous avez déjà deviné, sans doute, ce que j'ai à vous demander?

* Le marquis, Madeleine, Georges, Rigaud.

LE MARQUIS.

Je vous écoute.

RIGAUD.

Je n'ai pas, comme vous, monsieur le marquis, d'arbre généalogique dont les racines s'enfoncent dans le passé... je ne suis qu'un bourgeois, qu'un roturier, enfin...

LE MARQUIS.

Vous avez, monsieur, la noblesse des sentiments, celle que je place en première ligne.

RIGAUD.

Merci de cet encouragement... je puis, maintenant, vous parler à cœur ouvert... J'aime mon fils, monsieur le marquis, comme vous aimez votre fille...

LE MARQUIS.

Oh! vous l'aimez bien, monsieur!

RIGAUD, continuant.

Et c'est avec la certitude d'assurer son bonheur, que je viens vous demander, pour lui, la main de mademoiselle Madeleine.

LE MARQUIS.

Je chercherais en vain à vous cacher ma joie, monsieur... On peut dissimuler un chagrin, mais le bonheur se trahit toujours... C'est donc avec une entière franchise que je vous réponds : Cette union est le rêve de ma vie!

RIGAUD, lui tendant la main.

Votre main, monsieur le marquis!... C'est une affaire faite!... Pardon du mot... mais le mariage est une affaire... et, puisque nous sommes sur ce sujet, permettez-moi d'aborder une autre question... qui, entre gens soucieux, avant tout, du bonheur de leurs enfants, doit se traiter en deux mots... c'est-à-dire en deux chiffres...

LE MARQUIS, à part.

Tout mon sang se glace!

RIGAUD.

En faveur du mariage projeté, moi, je donne à mon fils une somme de cinq cent mille francs, et je lui cède ma maison de banque... Je ne demande pas... je ne désire même pas que vous dotiez mademoiselle Madeleine d'une somme égale... mais encore faut-il que je sache... Voyons, qu'avez-vous l'intention de faire pour mademoiselle votre fille?...

LE MARQUIS.

Monsieur...

RIGAUD.

La moitié?... Vous trouvez que c'est trop?... Très-bien... fixez vous-même le chiffre...

LE MARQUIS.

Je ne puis...

RIGAUD.

Le quart : cent vingt-cinq mille francs?... Pour un Crésus comme vous, c'est une bagatelle!

LE MARQUIS.

Vous me désolez, monsieur, cela m'est impossible!

RIGAUD.

Permettez, je ne tiens pas à l'argent... mon fils est assez riche pour deux... mais ne craignez-vous pas d'accréditer des bruits qui circulent déjà dans le pays?...

LE MARQUIS.

Lesquels?...

RIGAUD.

Ma foi, je vous le dis franchement, c'est que vous tenez terriblement à vos écus... ça se dit, ça se répète partout!... Allons, voyons : cinquante mille francs?... non plus?... alors vingt-cinq... pour acheter le mobilier de ces enfants?...

LE MARQUIS, se levant.

Rien!

RIGAUD.

Rien *!

LE MARQUIS, accablé.

Je ne puis rien faire pour ma fille!

RIGAUD, se levant aussi.

Ah! c'est trop fort!... On me l'avait bien dit, mais je ne voulais pas le croire... Ah! vous êtes avare!... Eh bien! moi, monsieur le marquis, je suis entêté... et si vous ne donnez pas ces misérables vingt-cinq mille francs, que j'ai honte de vous demander, je vous déclare, moi, Jean-Baptiste Rigaud, que ce mariage ne se fera pas!

LE MARQUIS, à part.

Ma fille!... (Haut.) Oh! ne me forcez pas, monsieur, à vou faire un aveu...

* Rigaud, le marquis.

RIGAUD.

Monsieur le marquis, il est inutile de prolonger cet entretien.

LE MARQUIS.

Arrêtez, monsieur!... mon devoir de père m'oblige à vous dire...

NICOLAS, entrant d'un air effaré*.

Monsieur le marquis!... Ah! monsieur le marquis, voici un papier très-pressé **. (A part.) Et moi qui le croyais avare, comme un tas d'imbéciles!... (Il désigne Rigaud, et sort en jetant un regard de compassion sur le marquis.)

LE MARQUIS, à part, après avoir lu le papier.

La saisie!... c'est le dernier coup!... je devais m'y attendre.

RIGAUD.

Eh bien, monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Je ne vous retiens plus, monsieur.

RIGAUD.

Comment!... vous refusez... décidément?...

LE MARQUIS, avec dignité.

Je refuse.

RIGAUD.

N'en parlons plus, monsieur le marquis... Je vais chercher mon fils, pour quitter avec lui cette maison, où vous ne nous reverrez jamais... Mon fils en mourra, monsieur le marquis... votre fille aussi... mais vous aurez conservé vos vingt-cinq mille francs! (Il sort. — On l'entend dire au fond:) Viens, Georges, suis-moi, partons!... Mademoiselle, je vous salue!

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, MADELEINE***.

MADELEINE, inquiète.

Que se passe-t-il, mon père?

LE MARQUIS, qui est tombé sur une chaise, devant la table.

Madeleine!

* Rigaud, le marquis, Nicolas.
** Rigaud, Nicolas, le marquis.
*** Madeleine, le marquis.

MADELEINE.

Monsieur Rigaud vient de vous quitter... et il part... il emmène son fils!...

LE MARQUIS.

Alors, tu sais tout.

MADELEINE.

O ciel!... ce mariage... il n'y consent pas?... Mais parlez donc, mon père, votre silence me tue!

LE MARQUIS.

M. Rigaud m'a demandé ta main...

MADELEINE, avec joie.

Eh bien?...

LE MARQUIS.

M. Rigaud est riche... il a exigé une dot... il l'a fixée lui-même...

MADELEINE.

Et vous, mon père?... (Il se tait.) Vous avez... refusé?

LE MARQUIS.

Oui, ma fille.

MADELEINE, réprimant un mouvement.

C'est bien, mon père... (A part.) Je comprends à présent!...

LE MARQUIS, à part.

Elle aussi!... elle aussi!... (Haut, en cherchant sa main.) Madeleine!...

MADELEINE.

Assez, mon père!... (Avec un mélange de douleur et d'amertume.) Vous avez bien fait... vous ne me devez rien... pas même une explication, qui serait trop pénible pour tous deux. (Elle se couvre le visage de ses mains.)

LE MARQUIS, tombant à genoux près d'elle et éclatant en sanglots.

Pardon!... pardon, ma fille!... Je suis pauvre... je suis ruiné!

MADELEINE, avec un cri.

Qu'avez-vous dit là?... pauvre! ruiné!... Et vous me demandez grâce!... et vous êtes à mes pieds!... Relevez-vous, mon père, relevez-vous!

LE MARQUIS, se jetant dans ses bras.

Madeleine!... mon enfant!... (Après l'avoir longtemps serrée contre lui, il se dégage de ses bras, s'assied, lui prend les mains et continue.) Il y a quinze ans... par une soirée d'hiver... nous étions dans le grand salon de La Fresnaie... Ta mère brodait, assise près de

ton berceau, où tu venais de t'endormir, et moi, à mon piano, je jouais tout bas cet air que je joue si souvent encore, et qui berçait tes premiers sommeils... O les beaux jours!.. O l'heureuse maison!... Un passé tout plein de gloire et d'honneur, un présent qui résumait toutes les douces joies de la vie, un avenir plus beau encore, dont nous lisions dans tes yeux les riantes promesses!... Tout à coup, la cloche du château retentit avec force... je tressaille... comme si j'eusse pressenti un malheur... La porte s'ouvre... et une femme éplorée... c'était la femme de mon frère... vient tomber à mes genoux, en s'écriant: « Sauvez-le! sauvez-le!... il veut mourir!... il veut se tuer!... » Le jeu, l'agiotage avaient dévoré le patrimoine du vicomte de La Fresnaie, et une dernière spéculation venait de le mettre en face d'une dette sacrée... une dette énorme!... « Que pouvons-nous faire? dis-je à ma sœur, en la relevant... que voulez-vous?... — La vie de mon mari! » répondit-elle... pendant qu'une autre voix criait en moi : « L'honneur de notre maison!... » J'avais déjà saisi une plume... mes regards tombèrent sur ton berceau, et la plume m'échappa.

MADELEINE, anxieuse.

Vous hésitiez!...

LE MARQUIS.

Je cherchai ailleurs le courage que ta vue m'avait retiré... Je regardai fixement ta mère... qui, se levant calme et digne : (Il se lève.) « Marquis de La Fresnaie, me dit-elle, faites votre devoir... advienne que pourra! »

MADELEINE, avec élan.

Oh! soyez bénis tous deux!

LE MARQUIS.

Le soir même, ma signature était donnée... le lendemain, une hypothèque était prise sur le château. . un mois après, il était vendu aux enchères... et, ce jour-là, ta mère mourait!

MADELEINE.

Mon père!

LE MARQUIS.

C'est alors que je me suis retiré, avec toi, dans ce petit domaine, dernier débris de notre fortune écroulée... cachant ma misère, comme un autre cacherait sa honte . sotte fierté, qui allait me livrer aux soupçons, aux mépris, aux humiliations!.. te trompant toi-même, mon enfant, afin d'être seul à souf-

frir... reculant toujours ce terrible aveu... ou plutôt assez fou pour croire que les trésors de ton esprit et de ton cœur te seraient comptés pour une dot!... Ah! je viens d'être cruellement désabusé!... Tu es belle, tu es bonne, tu es un ange!. Qu'importe tout cela?... Tu es pauvre!... sois malheureuse!

MADELEINE, retenant ses larmes.

Non, mon père, non!... Si vous me promettez d'avoir du courage, j'en aurai... si vous ne pleurez plus, je sourirai... Je serai forte et brave, comme votre fille doit l'être!

LE MARQUIS.

Oh! ne dis pas cela!.. Dis que tu me cacheras tes souffrances, à ton tour! (Pleurant.) Car tu l'aimais, ma pauvre enfant, tu l'aimais!

MADELEINE, avec fermeté.

C'est vous que j'aime, mon père!... Mes espérances d'un moment, mon rêve si court, j'oublierai tout cela!... je le veux, je le dois!...Voyons, jusqu'à ce jour, n'ai-je pas été heureuse près de vous?.. Et, maintenant, que vous avez déposé ce fardeau qui vous oppressait, ne pouvons-nous être heureux encore, ici, dans cette retraite, pleine de nos souvenirs?

LE MARQUIS, amèrement.

Dans cette retraite?... Pauvre enfant! qui croit encore à quelque chose!... qui s'imagine que le malheur se lasse et s'arrête!... Nous n'avons même plus d'asile... Tiens, lis!... (Le juge de paix, son greffier et un huissier paraissent au fond.)

NICOLAS, accourant *.

Monsieur le marquis!. . les gens de justice!

MADELEINE.

Partons, mon père, partons!

LE MARQUIS.

Que deviendrons-nous, ma fille?

MADELEINE.

Et Dieu, mon père?

LE MARQUIS.

Viens, viens!... (Aux gens de justice.) Faites votre devoir, messieurs. (Ils sortent par la droite.)

NICOLAS, tombant sur une chaise, en pleurant.

Et moi qui le croyais avare... comme un tas d'imbéciles!

* Nicolas, Madeleine, le marquis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un salon, orné de portraits de famille. Porte au fond, sur un deuxième salon, et porte à droite. Fenêtre à gauche, au deuxième plan. A droite, au premier plan, une table; à gauche, au premier plan, un piano, dont le clavier est tourné vers la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARGEAU, CÉLESTIN, UN AUTRE DOMESTIQUE.

(Célestin, monté sur une échelle double, vient d'accrocher, au-dessus de la porte du fond, le portrait de madame Godard, représentée vêtue d'une robe couleur ponceau, avec des plumes rouges sur la tête. Ce portrait est d'un ton criard.)

CÉLESTIN.

Est-ce bien à cette place, monsieur Fargeau?

FARGEAU, assis près de la table.

Oui, entre le portrait de la présidente et celui du mestre de camp.

CÉLESTIN.

Là! (Il descend.)

FARGEAU, à part.

Quel contraste, bon Dieu!... Cette bonne grosse bourgeoise, rouge comme une tomate, à côté de...

CÉLESTIN, se rapprochant *.

Vous dites, monsieur Fargeau: le portrait de la présidente... et celui du... du...

FARGEAU, se levant.

Du mestre de camp... le bisaïeul de M. le marquis, tué au passage du Rhin, sous Louis XIV.

CÉLESTIN.

C'était un bien bel homme!

FARGEAU, fièrement.

Tous les hommes étaient de beaux hommes, dans ce temps-là... Les gens de qualité, s'entend.

* Les domestiques, Fargeau.

CÉLESTIN, bas, à son camarade.

Quel vieil aristocrate, que ce père Fargeau! (Haut.) Et cette belle dame, par ici?

FARGEAU.

Mes enfants, quand vous passerez devant ce portrait-là, inclinez-vous avec respect... c'est la dernière marquise de La Fresnaie.

LE DOMESTIQUE, étonné.

Et ce tableau est resté ici?

FARGEAU.

Vous êtes nouveaux dans la maison, jeunes gens, et c'est tant mieux pour vous... Vous n'étiez pas ici, il y a quinze ans, quand M. le marquis a été forcé de quitter ce pays, et s'est retiré dans une petite ferme aux environs de Bourges, où il doit être encore... Vous n'avez pas vu, comme moi, saisir, vendre ce château, avec tout ce qu'il renfermait... tout... jusqu'aux portraits de famille, qu'on n'a jamais voulu rendre à M. le marquis!

CÉLESTIN.

Ah! ça, ce n'est pas bien.

FARGEAU, essayant une larme.

Non, ce n'est pas bien.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'avez plus besoin de nous, père Fargeau?

FARGEAU.

Non, mes enfants... Allez, allez... Il y a grand dîner aujourd'hui, et vous avez affaire. (Les domestiques sortent par le fond, emportant l'échelle.)

SCÈNE II.

FARGEAU, puis MADELEINE.

FARGEAU, tourné vers le portrait.

Vous avez bien fait de mourir, pauvre madame... le bon Dieu vous a épargné de grands chagrins... (En s'éloignant, il se trouve en face de Madeleine, qui vient d'entrer *.)

MADELEINE, tenant un petit carton et s'arrêtant à la porte.

Madame Godard, je vous prie?

* Fargeau, Madeleine.

FARGEAU.

Que lui voulez-vous, mademoiselle?

MADELEINE.

J'apporte à madame Godard ces dentelles, qu'elle a commandées à Alençon, et que je viens d'achever.

FARGEAU.

Vous venez d'Alençon, mademoiselle ?... à pied?...

MADELEINE.

Oh ! c'est si près... Une demi-heure de chemin, tout au plus. (Elle s'essuie le front.)

FARGEAU.

Vous êtes fatiguée... asseyez-vous donc.

MADELEINE.

Oh ! non, merci, monsieur... J'ai du travail qui m'attend, et les journées sont si courtes, dans cette saison...

FARGEAU.

Eh bien, mademoiselle, passez par ici. (Il lui indique la porte à droite.) Au bout de ce corridor, vous demanderez mademoiselle Hubert, la femme de charge, qui vous introduira près de madame Godard... (L'arrêtant et baissant la voix.) Des dentelles ?... c'est sans doute pour le prochain mariage de madame, dont on parle dans le château ?

MADELEINE.

Je ne sais pas, monsieur... De ce côté, dites-vous?

FARGEAU.

Oui, au bout du corridor.

MADELEINE.

Merci, monsieur. (Elle sort.)

FARGEAU, la suivant des yeux, avec intérêt.

C'est drôle... toutes les petites ouvrières qui viennent ici ont l'air souriant, l'œil éveillé, et chantent comme des pinsons... celle-ci est toute triste et ne chante pas... c'est drôle!

SCÈNE III.

FARGEAU, MADAME GODARD*.

MADAME GODARD, entrant du fond.

Que regardez-vous par là, bonhomme ?

* Madame Godard. Fargeau.

FARGEAU, se retournant, troublé.

Ah! pardon, madame la mar... (A part.) Qu'est-ce que je dis donc?... (Se reprenant.) madame Godard!

MADAME GODARD, à part, en souriant.

Il m'a appelée madame la marquise!... (Haut.) Qui êtes-vous, bonhomme?

FARGEAU.

Pierre Fargeau, madame.

MADAME GODARD.

Ah! oui, le vieux serviteur du marquis, qu'on avait laissé ici après la vente... Depuis combien de temps êtes-vous au château?

FARGEAU.

Depuis quarante-deux ans, madame la mar... (Se reprenant.) madame Godard!

MADAME GODARD, à part, avec satisfaction.

Encore! (Haut.) Je vous garde... Les vieux portraits, les vieux fauteuils, les vieux domestiques, je ferai mettre tout ça à neuf... Oh! oh! il y aura du changement ici!

FARGEAU, à part.

Je le crois.

MADAME GODARD, l'examinant.

Retournez-vous un peu... Vous êtes bien râpé, mon vieux... Est-ce qu'il y a aussi quarante-deux ans que c'est sur vous, ça?...

FARGEAU.

Mais...

MADAME GODARD.

Soyez tranquille, vous allez avoir une livrée neuve... une livrée rouge.

FARGEAU, à part.

Rouge?... comme... (Il regarde le portrait.) Il paraît que c'est sa nuance. (Avec affectation.) Oui, madame Godard.

MADAME GODARD, à part.

Ah! cette fois, il ne s'est pas trompé. (Haut.) Puisque vous datez de si loin, je vous charge de former et de guider tous ces godelureaux que j'ai amenés d'Alençon, et qui se perdent dans les corridors du château... Ma foi, je m'y perds aussi, moi... Hé! hé! hé!

FARGEAU, à part.

Madame la marquise ne riait pas comme ça.

MADAME GODARD.

Je vous recommande surtout mes invités, mes hôtes... M. Rigaud particulièrement.

FARGEAU.

M. Rigaud?

MADAME GODARD.

Ce grand bel homme qui est arrivé hier au soir... N'oubliez pas que c'est le plus riche banquier de Bourges!... J'espère qu'on a eu soin de lui donner la chambre d'honneur... celle qu'on donnait autrefois au gouverneur de la province.

FARGEAU, soupirant.

Quand il y avait une province... et un gouverneur.

MADAME GODARD.

Celle que nous donnerons, dans l'occasion, au préfet du département.

FARGEAU, secouant la tête.

Ce n'est pas la même chose.

MADAME GODARD, lui frappant sur l'épaule amicalement.

Vous êtes du bon temps, vous... (Montrant les portraits.) Du temps de ces vieux-là... des gentilhommes, des présidentes, des marquises, des... Ah! c'était beau!

FARGEAU, avec chaleur.

Ah! oui, madame la marq... madame God...

MADAME GODARD.

Allez donc!... allez donc!... Ne vous gênez pas avec moi... je suis bonne femme!... Qu'est-ce que vous gagnez ici, Fargeau?

FARGEAU.

Deux cents écus.

MADAME GODARD.

Vous en aurez quatre cents... Ne me remerciez pas... et, surtout, parlez-moi toujours comme vous venez de le faire, sans craindre de me contrarier... Allez, mon bon Fargeau, je vous promets une vieillesse heureuse... et une livrée rouge .. Allez.

FARGEAU, à part, en sortant.

C'est une bonne femme... mais... Ah! ce n'est plus ça!

SCÈNE IV.

MADAME GODARD, *seule, rêveuse.*

Il m'a appelée trois fois madame la marquise!... (*Souriant.*) C'était gentil... Mais, quand il se reprenait pour dire : « Madame Godard!... » Madame Godard!... Je ne sais pas pourquoi, à Alençon, ce nom-là faisait encore son petit effet... et il sonne mal dans ce vieux château... C'est comme une fausse note... pour ceux qui ont l'oreille délicate... Car, moi, ça m'est bien égal qu'on chante faux, je ne m'en aperçois jamais!... (*Avec dépit.*) Ah! c'est à présent que les grandes dames vont narguer madame Godard, la veuve de Godard, le chaudronnier!... Elles étaient jalouses de mon hôtel : vont-elles en débiter contre mon château!... Quelle peste, que cette gentilhommerie de petite ville!... Ils ne se font pas idée de ça, à Paris... Là, ils ne reconnaissent qu'une classe, qu'une aristocratie, comme on dit : celle qui porte sur son blason une paire de gants paille et une cravate blanche en sautoir... Montmorency ou Godard, c'est tout comme pour eux... Mais ici, dans cette bicoque de chef-lieu, et dans toute la province, ils en sont encore à la noblesse et au tiers état!... Ah! ah! ah! ah!... Allez donc leur parler de 89!... Ils vous soutiendront que ce n'est pas arrivé!... Pécores!... Aussi, jamais feu Godard, qui avait gagné trois millions dans la ferraille, n'a été reçu chez ces hidalgos de Basse-Normandie... et leurs pimbêches de femmes me regardent du haut de leurs tourelles!... Sarpejeu!... Je jure comme elles, tant pis!... Si je devenais tant seulement baronne, comme je vous leur damerais le pion, à toutes ces marquises de Prétintaille!... Mais, non... je serai madame Rigaud!... Rigaud, Godard, Godard, Rigaud!.. c'est toujours du même sac!.. (*S'asseyant avec impatience.*) Ah! ce vieux bonhomme m'a toute bouleversée!... Qu'avait-il besoin de m'appeler trois fois madame la marquise?...

SCÈNE V.

MADAME GODARD, MADELEINE.

MADELEINE, *à la femme de charge, qui l'introduit.*

Merci, mademoiselle...

MADAME GODARD.

Qu'est-ce?

MADELEINE.

Ce sont vos dentelles que j'apporte, madame.

MADAME GODARD.

Ah! voyons!... (Au moment de prendre le carton, elle regarde Madeleine.) Elle est gentille, cette petite!... (Haut.) C'est votre travail, mon enfant?

MADELEINE.

Oui, madame.

MADAME GODARD, ouvrant le carton.

Oh! mais tout ça me paraît magnifique*!... Vous avez commencé à travailler bien jeune, n'est-ce pas?... Vous êtes d'une famille d'ouvriers, mon enfant?... (Madeleine baisse les yeux.) Ce n'est pas que je les méprise, au moins, les ouvriers!... (A part.) Il faut se populariser... (Haut.) Feu mon mari aussi avait été ouvrier... Il ne faisait pas de la dentelle, par exemple... il était dans la ferraille... Mais, que j'examine donc tout ça à mon aise... (Elle déploie les dentelles.)

MADELEINE, qui regardait autour d'elle, jetant un cri, à la vue du portrait de la marquise.

Ah!... ma mère!...

MADAME GODARD, se retournant.

Plaît-il?...

MADELEINE.

Rien, madame.

MADAME GODARD.

Si fait!... Vous avez dit : « Ma mère!... » Et vous regardiez ce portrait!...

MADELEINE.

Non, madame, non...

MADAME GODARD, se levant.

Et ce médaillon, à votre cou!...

MADELEINE.

Madame!... madame!...

MADAME GODARD.

Ah! mon Dieu! ce serait-il possible!... Vous seriez?...

MADELEINE.

Non!...

* Madeleine, madame Godard.

MADAME GODARD.

La fille de la marquise!...

MADELEINE.

Ah! madame... je vous en supplie!... (Tombant à genoux.) Je n'ai pu retenir un cri, en voyant tout à coup le visage de ma mère!... Ma mère!... (Se levant.) Ne me trahissez pas, madame... que personne ne sache...

MADAME GODARD, avec bonté.

Personne, soit... Mais moi, je le sais... (A part.) La fille du marquis de La Fresnaie!... (Haut.) Voyons, mademoiselle, ne vous troublez pas ainsi... Je garderai cela pour moi, puisque c'est un mystère... Mais votre père, au moins, sait-il?...

MADELEINE, vivement.

Non, madame... Oh! qu'il ignore que je suis venue ici!... C'est à son insu, c'est en secret que je travaille, pour ajouter aux ressources insuffisantes de notre petit ménage.

MADAME GODARD, à part.

Pauvres gens!...

MADELEINE.

Je profite, pour cela, des longues promenades qu'il fait chaque jour dans les environs d'Alençon.

MADAME GODARD.

Mais, votre mère?... Hein!... vous pleurez?... Ah! mon Dieu!... est-ce que?...

MADELEINE.

Elle est morte, madame.

MADAME GODARD.

Ainsi, votre père... le marquis de La Fresnaie...

MADELEINE.

Est veuf depuis quinze ans.

MADAME GODARD, à part.

Veuf!... et pauvre!... (Haut, avec empressement.) Mais je vous laisse là, debout!... asseyez-vous donc!

MADELEINE *.

Je me retire, madame.

MADAME GODARD.

Pourquoi?...

MADELEINE.

Si l'on survenait... tout le monde ne daignerait pas, comme

* Madame Godard, Madeleine.

vous, me promettre une discrétion, à laquelle je tiens tant!

MADAME GODARD.

C'est juste.

RIGAUD, en dehors.

Au salon?... Bien... merci.

MADAME GODARD.

Précisément, j'entends quelqu'un dont je ne répondrais pas.

MADELEINE, vivement.

Adieu, madame!...

MADAME GODARD.

Comment! adieu?... mais nous avons un petit compte à régler... Attendez-moi chez mademoiselle Hubert, qui vous fera servir une collation, la moindre chose... (Près de la porte à droite.) Mademoiselle Hubert, je vous recommande mademoiselle... A bientôt, mon enfant, à bientôt! (Madeleine sort.) Oh! la vie!... Une La Fresnaie travaille de ses mains, et Godard a gagné trois millions dans la ferraille!... (Par réflexion.) Il a bien fait, après tout.

SCÈNE VI.

MADAME GODARD, RIGAUD.

RIGAUD, très-ouvert *.

Ah! madame Godard!...

MADAME GODARD, à part.

Bon!... il n'y a pas manqué, celui-là!... (Appuyant sur le nom.) Eh bien, monsieur... Rigaud... avez-vous bien dormi dans mon castel?...

RIGAUD.

Comme un paysan!... et j'ai fait des rêves d'or!...

MADAME GODARD.

Comme un banquier!...

RIGAUD, lui baisant la main.

Comme un amoureux, madame!

MADAME GODARD.

Allons! taisez-vous donc!

RIGAUD.

J'étais sur pied à six heures... Je viens de parcourir votre c... Ah! c'est beau! c'est seigneurial!... Quelle différence

* Rigaud, madame Godard.

avec nos jardinets plantés d'avant-hier!... Quels arbres!... quelle mine hautaine et féodale ça vous a!... (Riant.) Ils ont tous l'air d'arbres généalogiques... Et votre grand bassin!... les magnifiques poissons!... des carpes royales, comme à Fontainebleau!... En rentrant, j'ai ôté mon chapeau devant vos deux tourelles gothiques, et ici, dans ce château, dans ce salon, partout, on respire un parfum d'antiquité!... Il n'y a que vous de jeune ici, madame Godard.

MADAME GODARD.

Flatteur!... (A part.) Il est aimable, quoique Rigaud.

RIGAUD.

Vous excusez la tenue, madame Godard?

MADAME GODARD.

Comment donc! Cela vous donne une tournure de gentilhomme campagnard, qui vous sied à ravir.

RIGAUD.

Vrai?... je m'en souviendrai... plus tard... Mais aujourd'hui, je vous demande la permission d'aller passer un habit...

MADAME GODARD.

Ce sera donc pour les convives que j'attends?

RIGAUD.

Ah!... vous avez du monde?...

MADAME GODARD.

Quelques voisins... le notaire du canton, le maire de ma commune, avec mesdames leurs épouses... Il faut se faire bien venir de tout ce petit monde-là... et Potel m'expédie, de Paris, un dîner ministre, par le train exprès.

RIGAUD, avec un peu d'hésitation.

Un... dîner...

MADAME GODARD.

On dirait que ça vous contrarie?... On assure cependant, monsieur Rigaud...

RIGAUD.

Que je fais grand cas des produits de cette maison?... C'est vrai... (Avec émotion.) Mais ce seul mot de dîner me rappelle toujours un repas qui me pèse sur le cœur depuis six semaines...

MADAME GODARD.

Ah! mon Dieu! une gastrite?

RIGAUD.

Non, madame, non, pas une gastrite... un remords.

MADAME GODARD, riant.

Qu'est-ce que c'est donc?...

RIGAUD.

Ne riez pas, madame... car j'en ai pleuré.

MADAME GODARD.

Bah! c'est aussi sérieux que ça?...

RIGAUD.

Croiriez-vous que moi, qui suis bon diable au fond... car, au fond, je suis très-bon diable... croiriez-vous que j'ai été le bourreau du plus noble, du plus digne des hommes!... parce que je le croyais riche et avare!... Riche!... (Madame Godard l'écoute sans comprendre.) Le lendemain, j'apprenais que, pour me donner à dîner, il avait vendu son dernier bijou... Je courus chez lui... il avait été expulsé de son petit domaine... Qu'est-il devenu?... Depuis ce jour-là, mon fils court après lui, le cherche partout... et moi, je ne dîne chez personne sans qu'il me soit préalablement prouvé que la maison est riche, que la cave est bien garnie... et que je puis boire, sans crime, la troisième bouteille!

MADAME GODARD, riant.

Ah çà! mon cher ami, je ne la trouve pas claire du tout, votre histoire... Mais vous nous la conterez à table... au dessert... cela intéressera nos convives... monsieur le maire...

RIGAUD, retrouvant sa gaieté.

Et le notaire?... Ah! madame!... quelle occasion!... si vous vouliez... les utiliser?...

MADAME GODARD.

Qui?...

RIGAUD.

Le notaire et le maire... pendant que nous les tenons...

MADAME GODARD.

Nous verrons ça...

RIGAUD.

Vous l'avez assez vu... Vous connaissez mon caractère, qui est bon... ma fortune, qui est belle... ma figure, qui est... Hein?... Enfin, je vous ai offert tout ça en bloc, comme un lot où il y a du bon et du mauvais... et vous avez accepté.

MADAME GODARD.

Oh! accepté!...

RIGAUD.

Vous retirez votre parole?...

MADAME GODARD.

Je n'ai pas dit ça!

RIGAUD.

Enfin, vous hésitez!... pourquoi?.. est-ce mon nom?... Voyons, est-ce Rigaud?...

MADAME GODARD.

Eh bien, je suis franche... c'est possible.

RIGAUD.

Mais, dites donc, il me semble que Godard n'a jamais figuré dans les croisades... Non!... ce n'est pas ça!... et j'y vois clair!... J'ai un rival!

MADAME GODARD.

Vous dites?...

RIGAUD.

J'en suis sûr, à présent!... Est-il plus riche que moi?... il y en a peu... Plus amoureux?... il n'y en a pas... Plus jeune? Ah! diable! il y en a quelques-uns... Allons, allons, je vois qu'il vous faut un jeune homme, madame Godard.

MADAME GODARD.

Monsieur Rigaud, vous devenez leste!...

RIGAUD.

Parce que je vous aime!... parce que j'aime cette seconde jeunesse resplendissante!... (A part.) Ces grands arbres!... (Haut.) Cette taille, ces yeux!... (A part.) Ces belles carpes!... (Haut.) Tout ça me plaît!... j'y tiens!... et malheur à mon rival!... car je le découvrirai!... et je lui ferai une rude guerre, je vous en préviens!... Ceci, madame Godard, est mon ultimatum, que je signe sur votre main potelée... et je vais passer un habit... Songez-y!... madame Rigaud, ou la guerre!... Je vais passer un habit. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME GODARD, puis CÉLESTIN, puis LE MARQUIS.

MADAME GODARD *.

Il m'aime vraiment... (Avec impatience.) Pourquoi, diantre! ce vieux Caleb m'a-t-il appelée trois fois madame la marquise?..

CÉLESTIN, entrant.

Madame...

* Célestin, madame Godard.

MADAME GODARD, avec impatience.

Quoi?...

CÉLESTIN.

C'est l'accordeur de pianos, qu'on a fait venir d'Alençon.

MADAME GODARD.

Est-ce que ça me regarde?... Enfin, faites entrer... (A elle-même.) Un accordeur!... quand je songe à...

CÉLESTIN.

Entrez, monsieur. (Le marquis entre, salue et se tient à l'écart *.)

MADAME GODARD, sans le regarder.

Faites, monsieur, faites... Voici déjà un de mes pianos... (Se retournant.) J'en ai trois autres.

LE MARQUIS.

Madame aime beaucoup la musique?...

MADAME GODARD.

Qui?... moi?... Oh! mon Dieu, non... je ne touche jamais à ces choses-là... ça meuble, voilà tout.

LE MARQUIS, à part, en souriant.

Ce n'est guère la peine de les faire accorder.

MADAME GODARD, préoccupée.

Je veux revoir cette pauvre demoiselle... (Au domestique.) Célestin **!... (Se ravisant.) Non, tu es trop bête, toi... Où est Fargeau?... Qu'on l'appelle... Fargeau!...

LE MARQUIS, à part.

Fargeau!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FARGEAU ***.

FARGEAU.

Madame?... (Il s'approche, sans voir le marquis, qui s'est retourné.)

MADAME GODARD.

Fargeau, priez cette petite ouvrière de... (On entend une cloche.) Bon! mes invités qui arrivent!... (A Célestin.) Va vite les introduire au salon d'été, toi... si tu sais seulement où c'est... imbécile!

* Le marquis, madame Godard.
** Le marquis, madame Godard, le domestique.
*** Le marquis, madame Godard, Fargeau.

CÉLESTIN, à part.

Encore ?... (Sortant.) Je finirai par le croire.

MADAME GODARD.

Et vous, Fargeau, dites à cette jeune fille que je la prie de rester... je vais revenir. (Elle se dirige vers la porte. — Le marquis, qui a enlevé le panneau antérieur du piano, se retourne pour le déposer, et Fargeau l'aperçoit.)

FARGEAU, reconnaissant le marquis et poussant un cri.

Ah !

MADAME GODARD, s'arrêtant.

Hein ?..

FARGEAU, très-troublé.

Rien, madame la mar... madame Godard !

MADAME GODARD.

Pourquoi avez-vous dit : Ah!... on ne dit pas : Ah ! quand il n'y a rien du tout !

FARGEAU.

Pardon, madame...

MADAME GODARD.

C'est bon ! c'est bon !... (A part, en regardant le marquis.) Mais j'oubliais... il faut pratiquer l'hospitalité à l'instar des anciens seigneurs du lieu. (Bas, à Fargeau.) Vous ferez dîner cet accordeur... à l'office.

FARGEAU, avec un nouveau cri.

A ?...

MADAME GODARD.

Quoi encore... à ?...

FARGEAU, à part.

A l'office !...

MADAME GODARD.

Il vieillit, le bonhomme ! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, FARGEAU.

FARGEAU, qui a guetté la sortie de madame Godard, courant au marquis, et lui baisant les mains.

Ah ! monsieur le marquis !...

LE MARQUIS, le relevant.

Eh bien, eh bien, Fargeau?... que faites-vous là, mon ami?... La main, Fargeau, la main!

FARGEAU, pleurant.

Mon maître!... mon bon maître!

LE MARQUIS, maîtrisant son émotion.

Qu'est-ce que c'est?... Vous pleurez?... Allons donc, allons! qu'est-ce que vous feriez de plus, si j'étais mort ou déshonoré?... Je me porte bien, que diable! et le cœur n'est pas déchu... Voyons, du calme, mon vieux serviteur!

FARGEAU.

Je vous revois, je vous retrouve!... Et... et elle?...

LE MARQUIS.

Madeleine?

FARGEAU.

Que j'ai tenue enfant sur mes genoux, et que je ne reconnaîtrais peut-être pas, si je la revoyais!... Qui sait si je ne l'ai pas rencontrée à Alençon?... Je la reverrai, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Non, mon pauvre ami, non... ne demandez pas cela... Vous pourriez vous trahir... et il faut qu'elle ignore toujours que je suis venu ici... et pourquoi j'y suis venu...

FARGEAU, étonné.

Comment?

LE MARQUIS, confidentiellement.

Elle croit que, chaque matin, je fais de longues promenades dans la campagne... et je parcours les propriétés des environs, où j'accorde les pianos... Le soir, quand Madeleine s'est retirée dans sa petite chambre, je m'enferme et copie de la musique pour l'orchestre du théâtre... L'argent que je gagne ainsi passe, aux yeux de la chère enfant, pour un dernier reste, précieusement conservé, de notre ancienne fortune.

FARGEAU.

Mais ces courses, ces fatigues vous tueront, mon pauvre maître!

LE MARQUIS, gaiement.

Mais non; c'est là ma force et ma santé... Tiens, ce matin j'ai fait trois lieues.

FARGEAU.

Sans rien prendre, peut-être?

LE MARQUIS.

En rentrant, j'achèterai un bon petit pain, bien blanc.

FARGEAU, très-riant.

Pas aujourd'hui, monsieur le marquis, pas aujourd'hui... car madame Godard vient de m'ordonner de vous servir...

LE MARQUIS.

Allons donc! Merci, merci!

FARGEAU.

De vous servir... (Appuyant.) ici, dans ce salon.

LE MARQUIS.

Non, non!

FARGEAU.

Pardon, monsieur le marquis!... c'est l'ordre de madame, et j'ai appris, dans votre maison, à exécuter ponctuellement les ordres de mes maîtres. (A part.) Elle me chassera... tant pis!.. Je ne tiens pas tant à sa livrée rouge! (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, puis MADELEINE.

LE MARQUIS, seul enfin, regardant autour de lui.

Ce salon!... ce portrait!... tout ce qui m'entoure ici!... (Ouvrant la fenêtre.) Ah! les voilà!... les voilà, ces beaux arbres, que je voyais à travers mes souvenirs... et que je ne vois plus qu'à travers mes larmes!... (En proie à tous ses souvenirs, il est près de faiblir; mais il se contient, se domine, et, du ton le plus simple.) Allons, marquis de La Fresnaie, vous êtes venu accorder ce piano. (Il se met au piano, et tire de sa poche une trousse d'accordeur.)

MADELEINE, entrant par la droite et s'arrêtant *.

Cette dame ne revient pas... Mais je ne puis rester plus longtemps, il faut que je retourne à Alençon... mon père m'attend... (Le marquis frappe doucement quelques accords.) Ah! quelqu'un!... (Elle s'éloigne un peu.) Puisque mademoiselle Hubert m'a payée, c'est que peut-être cette dame n'insiste plus pour me retenir... Attendons encore cependant. (Elle s'appuie sur le dossier de la chaise, près de la table, et contemple le portrait de sa mère. — Après quelques accords, le marquis, entraîné par ses souvenirs, commence à jouer l'air

* Le marquis, Madeleine.

chanté au premier acte par Madeleine. Celle-ci, qui jusque-là a écouté indifféremment, reconnaît les premières phrases du chant.) Cet air!... cet air!.. mais, c'est... (Elle regarde de loin, hésite un moment, puis marche vers son père à pas lents. Elle le reconnaît, se contient, et, sans dire un mot, elle saisit sa tête, qu'elle tourne de son côté.)

LE MARQUIS, surpris.

Madeleine!... (Il cache précipitamment sa trousse.)

MADELEINE, le regardant fixement.

Que faites-vous là, mon père?

LE MARQUIS.

Madeleine, ici!

MADELEINE.

Moi, mon père?... J'étais inquiète, en vous voyant partir... je ne sais pourquoi... je vous ai suivi...

LE MARQUIS.

Inquiète?... à quel propos?... Est-ce que, chaque matin, je ne vais pas courir le pays?... Ma promenade m'a conduit de ce côté... J'ai demandé à visiter ce château... je suis entré... voilà tout. (Madeleine étend la main vers le piano, et du regard semble interroger le marquis.) Ah! ce piano?... Tu sais bien que j'ai la manie de toucher à tous les pianos que je trouve... (Riant.) Celui-ci avait un air faux, qui m'a déplu... j'ai voulu en avoir le cœur net... En effet, le coquin est faux comme...

MADELEINE, le regardant.

Mon père... (Il baisse les yeux.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FARGEAU *.

FARGEAU, s'arrêtant à la porte, à part.

Non, je n'oserai jamais... jamais!

LE MARQUIS, à Madeleine.

Mais il faut que je le ferme, pour qu'on ne s'aperçoive de rien. (Il se lève.)

FARGEAU, à part, en voyant Madeleine.

La petite ouvrière!... tant mieux! (Bas, en la tirant doucement par sa robe, pendant que le marquis referme le piano.) Mademoiselle?... (Elle se retourne. Il s'éloigne un peu et elle le suit.) Mademoiselle, venez-moi en aide, je vous en prie...

* Le marquis, Madeleine, Fargeau.

MADELEINE.

Pour quoi, monsieur?

FARGEAU.

Vous ne me comprendrez pas trop, mais ça ne fait rien... Mademoiselle, je suis chargé de remettre à... à monsieur... (Il ouvre sa main.)

MADELEINE, vivement.

De l'argent?

FARGEAU.

Chut!... Oui, cette pièce d'or... et je n'ose pas.

MADELEINE, à part.

Ah! je comprends tout! (Haut.) Vous m'avez trompée, mon père!

FARGEAU.

Son père! (Il regarde Madeleine d'un air effaré.)

LE MARQUIS, se retournant.

Qu'est-ce donc, Fargeau*?... (Fargeau cache précipitamment la pièce d'or.)

MADELEINE, avec force.

Oh! ne cherchez pas à cacher cet argent, monsieur!... et vous, mon père, ne rougissez pas de l'accepter!... Moi aussi, j'ai travaillé, moi aussi, j'ai reçu mon salaire... le voici!.. Pourquoi donc rougirions-nous, mon père?... J'ai travaillé pour vous, vous avez travaillé pour moi!

FARGEAU.

Mademoiselle Madeleine!...

LE MARQUIS, dominant son émotion.

Bien, ma fille, bien!.. j'aime mieux cela!.. C'était une fausse honte!... m'en voilà délivré, et je me sens heureux et fier!... Donnez cet argent, Fargeau, donnez!... jamais l'argent du travail n'a souillé la main de personne!... Tiens, mon enfant, nous avons fait une bonne journée... oh! oui, une bonne journée!... (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

FARGEAU.

Mademoiselle Madeleine!

LE MARQUIS.

Madeleine, c'est ce bon Fargeau, dont nous avons parlé tant de fois...

MADELEINE.

Qui servait ma mère?

* Madeleine, le marquis, Fargeau.

FARGEAU.

Qui ne l'a jamais quittée !

MADELEINE.

Mon père, laissez-moi l'embrasser! (On entend un bruit d'assiettes et de cuillers.)

FARGEAU, à part, avec joie.

On se met à table!... je ne crains plus rien ! (Il court à la porte du fond et rencontre les deux autres domestiques, qui portent une petite table servie et sortent aussitôt.) Monsieur le marquis est servi !

LE MARQUIS*.

Allons donc !... Je vous ai dit, Fargeau...

FARGEAU, suppliant.

Vous ne mangerez pas, monsieur le marquis... mais que j'aie la joie de vous servir encore une fois!

MADELEINE, forçant le marquis de s'asseoir.

Allons, mon père, ne refusez pas le vieux serviteur de la famille.

LE MARQUIS.

Mais, toi?

MADELEINE.

La femme de charge m'a déjà offert une collation... Je vais reprendre le carton qui contenait mes dentelles... et nous nous en retournerons ensemble, plus gaiement que chacun de nous n'est venu... car ce travail, qui était presque un remords, sera une joie désormais !... A bientôt, père! (Elle l'embrasse et sort.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, FARGEAU**.

FARGEAU, posant une serviette sur son bras.

Commandez, ordonnez, monsieur le marquis!... je me sens rajeuni de quinze ans... voyez!

LE MARQUIS, riant.

Il est superbe !

FARGEAU, examinant les plats.

Qu'est-ce que c'est que ça?... C'est mesquin, c'est misérable, c'est bon pour l'office... (Célestin traverse le second salon, portant un plat sur lequel est un faisan.) Ah ! donne vite !...

* Fargeau, le marquis, Madeleine.

** Fargeau, le marquis.

CELESTIN.

Mais c'est pour la plus grande table...

FARGEAU, prenant le plat.

Pour la grande table, parbleu! c'est convenu. (Coup de sonnette.) Tiens! on sonne!... va vite chercher autre chose. (Célestin s'éloigne en courant.) Tenez, monsieur le marquis, un faisan, qui vient du parc... il est de bonne race, celui-là!...

LE MARQUIS, riant.

Mais, que diable! laissez-moi donc respirer... (Deuxième coup de sonnette.)

FARGEAU, à part.

Ils sonnent leur faisan!... (Il va au fond et regarde du côté de la salle à manger. Célestin passe de nouveau, portant un deuxième plat, et se heurte contre Fargeau.) Donne-moi ça, toi... je m'en charge...

LE DOMESTIQUE.

Mais c'est pour la grande table...

FARGEAU.

Parbleu!... Va chercher autre chose. (Célestin s'éloigne, Fargeau pose le plat devant le marquis.)

LE MARQUIS.

Encore!... (Troisième coup de sonnette, plus fort que les premiers.)

FARGEAU, à part.

La sonnette se fâche!... (Appelant.) Célestin... Céles...

SCÈNE XIII.

Les mêmes MADAME GODARD*.

MADAME GODARD, entrant du fond, très-courroucée.

Quel service!... C'est inouï!... Où sont donc ces godelureaux?...

FARGEAU, qui était tombé sur une chaise, se relevant.

On y va, madame... on y...

MADAME GODARD, apercevant le marquis, qui se lève et se tient devant sa chaise.

Qu'est-ce que je vois là!... (Bas, à Fargeau.) Qu'est-ce que vous avez donc fait?... Où avez-vous la tête?... Êtes-vous fou?...

* Le marquis, madame Godard, Fargeau.

FARGEAU.

Mais madame m'a dit de servir monsieur...

MADAME GODARD.

Mais pas ici!... pas ici!... (A part.) Il baisse horriblement, le bonhomme!... (Haut.) Ce vieux domestique ne m'a pas comprise, monsieur...

FARGEAU, vivement, voulant l'arrêter.

Madame!... (Madeleine paraît à droite et s'arrête en voyant madame Godard.)

MADAME GODARD *.

Veuillez suivre cette galerie, monsieur, et là-bas, tout au bout, vous trouverez l'office.

MADELEINE.

L'office!... mon père!...

MADAME GODARD, terrifiée.

Le marquis!

SCENE XIV.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Venez, mon père, partons!...

MADAME GODARD, courant à lui, dans le plus grand trouble **.

Monsieur!... je vous en prie!... asseyez-vous!...

LE MARQUIS.

Mais, madame...

MADAME GODARD, balbutiant.

Monsieur!... je suis... je voudrais... je... Enfin, je vous supplie de vous asseoir!... Voyons, regardez... est-ce que vous n'êtes pas chez vous, dans votre château?... Mademoiselle!... Fargeau!... venez donc m'aider à retenir monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Madame... je suis touché...

MADAME GODARD, suppliante.

Si vous ne reprenez pas votre place, je croirai que vous m'en voulez... Monsieur le marquis, je vous en conjure!...

LE MARQUIS, souriant.

M'y voici, madame.

* Le marquis, madame Godard, Fargeau, Madeleine.
** Fargeau, madame Godard, le marquis, Madeleine.

MADAME GODARD *.

Vite! Fargeau, sonnez!... que mes gens viennent tous!... Qu'est-ce que c'est que ce vin-là, qui n'a pas de cachet?... Vite! Fargeau, tout ce qu'il y a de meilleur, de plus fin!... Mais allez donc!...

FARGEAU, empressé.

Oui, madame... (A part, suffoquant de joie.) Je n'y comprends rien... (Criant.) Célestin! Joseph!... du château margaux!...

LE MARQUIS.

En vérité, madame...

MADAME GODARD, voyant passer Célestin, qui porte un plat chargé de sucreries.

Ici!... ici!...

FARGEAU, s'emparant du plat.

Ici tout!...

CÉLESTIN, défendant son plat.

Mais je portais à la grande table!...

MADAME GODARD.

Il s'agit bien de la grande table!...

FARGEAU.

Il s'agit bien de la grande table!... (Le poussant.) Va chercher autre chose!...

CÉLESTIN, ahuri.

Pour la grande...

FARGEAU.

Non!... tout ici! tout! (Célestin sort en courant.)

MADELEINE, à part, joignant les mains.

Mon bon père! (Rigaud entre, tenant sa serviette.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, RIGAUD **.

RIGAUD, s'arrêtant au fond.

Où diable est-elle donc passée?... (La voyant.) Ah! madame, mais tous vos convives vous réclament...

MADAME GODARD, toute au marquis.

C'est bon, c'est bon!... qu'ils mangent.

* Le marquis, madame Godard, Rigaud, Fargeau, Madeleine.
** Madame Godard, le marquis, Rigaud, Fargeau, Madeleine.

RIGAUD, à part, riant.

Comment, qu'ils mangent?... il n'y a rien!... (Regardant.) Mais avec qui est-elle là?... (Il s'avance et reconnaît le marquis *.) Ah!

MADAME GODARD, tenant une bouteille.

Votre verre, nonsieur le marquis...

RIGAUD, lui retirant la bouteille des mains et très-empressé.

Permettez, madame, permettez!... c'est moi qui dois verser à boire à monsieur le marquis!

LE MARQUIS, placé entre eux.

Monsieur Rigaud! (Il veut se lever.)

RIGAUD, le retenant.

Restez, monsieur le marquis, ne bougez pas, je vous en supplie!

FARGEAU, à part.

Bon! à l'autre!

RIGAUD, bas.

Vous, ici?... pendant que mon fils court après vous sur tous les rails de France!

LE MARQUIS.

Votre fils?...

MADAME GODARD, offrant des fruits.

Monsieur le marquis...

RIGAUD.

Monsieur le marquis, buvez... (Très-bas.) J'ai été un manant, un goujat....

LE MARQUIS.

Monsieur Rigaud!

RIGAUD.

Laissez-moi me traiter ainsi... cela me soulage... cela me fait du bien.

MADAME GODARD, d'un côté.

Mais mangez donc!

RIGAUD, de l'autre côté.

Mais buvez donc!

ENSEMBLE.

Monsieur le marquis!... (Ils l'accablent de préveuances, Fargeau lève les mains au ciel.)

LE MARQUIS, se levant.

Je vous rends mille grâces.

* Madame Godard, le marquis, Rigaud, Fargeau, Madeleine.

MADAME GODARD, à part.

Si je pouvais renvoyer Rigaud?... (Haut.) Mon cher Rigaud, ne laissez donc pas mes invités plus longtemps seuls!

RIGAUD.

Bah! bah! ils mangent... (A part.) Il n'y a rien, mais cela les regarde. (Célestin rentre et parle bas à Fargeau.)

MADAME GODARD, à part.

Il faut pourtant qu'il s'en aille!

FARGEAU, à madame Godard.

Madame, une personne vient d'arriver en voiture, qui demande M. Rigaud.

RIGAUD.

Moi?...

MADAME GODARD, à part.

Bon!... (Haut.) Allez, monsieur Rigaud, allez, on vous attend.

RIGAUD, occupé du marquis.

Que le diable emporte!...

MADAME GODARD, à Fargeau.

Allez rendre la réponse de M. Rigaud.

RIGAUD, contrarié.

J'y vais, madame, j'y vais... et je reviens, monsieur le marquis. (A part.) En voilà un qui va être bien reçu!... (Il sort. — On emporte la table *.)

MADAME GODARD, bas et vivement, à Madeleine.

Mademoiselle, je vous en prie, veuillez nous laisser un instant... (Voyant qu'elle hésite.) Il y va peut-être de votre avenir, de l'avenir de votre père!

MADELEINE.

Que dites-vous?

MADAME GODARD.

Je vous en prie... (Madeleine sort. — A part et résolûment.) Madame Rigaud!... jamais!... jamais!

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, MADAME GODARD.

LE MARQUIS, saluant.

Daignez recevoir, madame, mes remerciements et mes adieux. (Il se retourne et semble chercher Madeleine.)

* Le marquis, madame Godard, Madeleine.

MADAME GODARD, sans bouger, et avec une émotion contenue.

Mademoiselle de La Fresnaie n'est plus là... nous sommes seuls.

LE MARQUIS, étonné.

Comment! elle nous a laissés?

MADAME GODARD.

C'est moi qui l'ai priée d'aller vous attendre...

LE MARQUIS.

Ah !...

MADAME GODARD, hésitant.

Parce que...

LE MARQUIS.

Parce que ?... Parlez, Madame.

MADAME GODARD.

C'est que... ce n'est pas facile... Dame ! vous comprenez, monsieur le marquis... nous ne sommes pas du même monde...

LE MARQUIS.

Oh ! madame...

MADAME GODARD.

Et, vrai, vous m'imposez... Je ne suis pourtant pas une femme timide, j'ai bec et ongles... Si, au lieu de vous, j'avais là, devant moi, M. Rigaud, par exemple... ce serait bientôt fait, allez.

LE MARQUIS.

Eh bien, madame, figurez-vous que je suis M. Rigaud...

MADAME GODARD.

Ah ! vous savez bien que ce n'est pas possible... (Avec intention.) Et puis, il ne s'en va pas, M. Rigaud... il reste... tandis que vous, monsieur le marquis, vous allez quitter ce château, où le hasard vous a ramené un instant... ce château, où vous êtes né peut-être, où vous avez vécu de si beaux jours... et j'y resterai, moi... moi, la fille du père Simon le colporteur, et la veuve de Godard, qu'ils appellent encore le chaudronnier... Vous trouvez ça juste, vous ?...

LE MARQUIS.

Ce château, madame, ne pouvait tomber en de plus dignes ins... Croyez-vous donc que notre orgueil blessé s'en prenne à ces nouvelles fortunes loyalement acquises par le travail honnête et persévérant ?... Non, madame, non... Laissez-moi me féliciter que ce bon vieux domaine n'ait pas été

morcelé, comme tant d'autres !... (Étendant la main vers la cheminée.) Il m'eût semblé voir briser en mille pièces un de ces beaux vases de Sèvres, pour en vendre les morceaux au détail. . On en viendra peut-être là... (S'inclinant.) Ici, du moins tout est pour le mieux.

MADAME GODARD, avec force.

Eh bien, non !... ça m'indigne, moi !... ça m'exaspère !... ça...

LE MARQUIS.

Permettez-moi, madame, de protester contre ces paroles, tout en vous remerciant du sentiment qui les inspire... Adieu, madame.

MADAME GODARD, déconcertée.

Adieu, monsieur le marquis... (Il salue et va sortir. Madame Godard, s'armant de courage, et d'un ton brusque*.) Et qu'est-ce que vous allez devenir ?...

LE MARQUIS, se retournant, très-étonné.

Plaît-il ?

MADAME GODARD.

Le mot est lâché, tant pis !... Je vous demande ce que vous allez devenir.

LE MARQUIS, souriant.

A mon âge, madame, on ne devient plus... on continue.

MADAME GODARD, entre ses dents.

On continue à être pauvre... c'est gai... (Le regardant.) Après ça, pauvre... peut-être pas tant que je le dis et que vous le pensez.

LE MARQUIS.

Comment cela ?...

MADAME GODARD, lui présentant brusquement une chaise, et s'asseyant près de lui.

Est-ce que vous vous croyez, là, complétement ruiné ?

LE MARQUIS**.

Je le crois... sincèrement.

MADAME GODARD, incrédule.

Bah !...

LE MARQUIS, riant.

Comment ! bah ?...

* Madame Godard, le marquis.
** Le marquis, madame Godard.

MADAME GODARD.

De tout ce que vous possédiez, le meilleur et le plus beau vous est resté cependant.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas... Quoi donc, s'il vous plaît ?

MADAME GODARD.

Votre nom.

LE MARQUIS.

Mon nom ?... Il est vrai qu'ils n'ont pas pu le saisir et le mettre aux enchères... Mais, aujourd'hui, cela vaut si peu, si peu...

MADAME GODARD, vivement.

Cela vaut des millions !... (Baissant les yeux.) Pour ceux qui s'y connaissent.

LE MARQUIS, légèrement.

Qui est-ce qui s'y connaît ?...

MADAME GODARD.

Moi, donc !... (Se reprenant.) Et beaucoup d'autres... (Après un temps, se penchant vers lui.) Pourquoi ne vous remariez-vous pas ?..

LE MARQUIS.

Quelle idée !...

MADAME GODARD.

Une idée excellente !... Vous êtes encore jeune... Qu'est-ce que vous avez?... cinquante ans ?

LE MARQUIS, se levant.

Soixante, s'il vous plaît !

MADAME GODARD.

Si c'est vrai !... (Se levant et à part, avec admiration.) Solide comme son château !... Comme on bâtissait, dans ces familles-là !... (Haut.) Si vous trouviez une femme... d'un âge convenable... qui aurait le bonheur d'être riche, le bonheur d'être veuve... je veux dire: le malheur !...

LE MARQUIS, souriant.

Une femme... riche ?...

MADAME GODARD, étourdiment.

Trois millions !

LE MARQUIS, la regardant.

Ah ! vous savez le chiffre ?...

MADAME GODARD.

Eh bien, si cette femme...

LE MARQUIS, souriant

Qui n'existe pas...

MADAME GODARD.

Qui existe, monsieur le marquis... que je connais... Si cette femme, pour avoir l'honneur de porter votre nom, vous offrait toute sa fortune... que lui répondriez-vous?...

LE MARQUIS.

Faut-il le dire?...

MADAME GODARD.

Mais certainement.

LE MARQUIS, très-simplement.

Je lui répondrais, madame, que cela s'appelle vendre son nom... et, dans notre famille, nous n'avons jamais rien vendu... l'aptitude au commerce nous a toujours manqué... (Mouvement de madame Godard.) Non que je blâme ces sortes d'alliances!... Qu'importent les millions de la femme choisie, quand c'est la femme que l'on aime et non les millions que l'on convoite?... Mais ici, tel ne serait point le cas, convenez-en, puisque je ne sais pas même de qui nous parlons... Aussi, vous serai-je reconnaissant d'arrêter là cet entretien.

MADAME GODARD.

Ainsi, vous voulez rester pauvre?...

LE MARQUIS.

A ces conditions, oui, madame.

MADAME GODARD, s'approchant et à demi-voix.

Et votre fille, monsieur le marquis?...

LE MARQUIS, tressaillant.

Ma fille!...

MADAME GODARD.

N'a-t-elle jamais aimé personne?...

LE MARQUIS.

Madame!...

MADAME GODARD.

Ne souffre-t-elle pas en secret?...

LE MARQUIS.

Qui vous a dit?...

MADAME GODARD.

Je sais tout!...

LE MARQUIS.

Rigaud!...

MADAME GODARD.

M'a tout dit!.. Oui, je sais que mademoiselle de La Fresnaie a étouffé son amour, toutes ses espérances de bonheur, pour se dévouer tout entière à vous, monsieur... Eh bien, si cette femme dont nous parlons, ajoutait : « Votre fille, monsieur le marquis, sera aussi ma fille, à moi!... je l'aimerai comme une mère!... je lui donnerai en dot la moitié de ma fortune!... elle sera heureuse!... »

LE MARQUIS.

Madeleine!...

MADAME GODARD.

La fierté du gentilhomme n'a plus rien à voir là-dedans... Le cœur du père reste seul juge... Eh bien?...

LE MARQUIS, à part.

Madeleine heureuse!...

MADAME GODARD, l'observant.

C'est fait!... (Elle se met à une table et écrit rapidement.)

LE MARQUIS, à part.

Allons, marquis de La Fresnaie, vends ton nom, pour doter ta fille!... (Se retournant et la voyant écrire.) Que faites-vous là, madame?...

MADAME GODARD, revenant à lui, une lettre à la main.

Vous allez le savoir... Cette femme, monsieur le marquis, n'est pas tout à fait libre encore... il y a quelqu'un qui a demandé sa main, et à qui elle a promis aujourd'hui une réponse définitive... La lettre que voici contient un refus et un congé... Si vous acceptez, vous enverrez cette lettre à son adresse... sinon, vous la déchirerez, vous la jeterez au feu... alors, tout ce qui vient de se passer aura été un rêve, et il n'en sera plus question jamais... Prenez.

LE MARQUIS.

Madame... (Jetant les yeux sur la lettre.) A monsieur Rigaud!.. (Vivement.) Rigaud!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RIGAUD *.

RIGAUD, accourant, ivre de joie.

C'était lui! c'était Georges!...

* Rigaud, le marquis, madame Godard.

MADAME GODARD.

Votre fils!...

RIGAUD.

Mon fils, qui m'attendait... et que j'envoyais à tous les diables!.. Et, tenez! tenez! le voici, avec mademoiselle Madeleine!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GEORGES, MADELEINE, puis, FARGEAU *.

RIGAUD, très-ému.

Monsieur le marquis... il y a six semaines, je vous ai demandé la main de mademoiselle de La Fresnaie pour mon fils... Aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous la demander encore!

GEORGES ET MADELEINE, s'avancent.

Mon père!...

RIGAUD, continuant.

Mais à une condition!... J'ai le droit d'en faire, et j'en fais... Pas un centime de dot!... Pas cinq cent mille francs, pas deux cent mille, pas vingt mille!... rien, rien, rien!... ou je reprends mon fils, et bonsoir!... Eh bien?...

LE MARQUIS.

Monsieur Rigaud, je vais vous répondre... (Il s'approche de madame Godard.) Vous venez de l'entendre... Vous l'avez vu, cet homme si riche, s'incliner devant notre misère!... Eh bien, comment vais-je reconnaître tant de noblesse et de générosité?... tout simplement par une trahison... en lui prenant la femme qu'il aime!... Vous vouliez épouser un gentilhomme... A ce compte, madame, le vrai gentilhomme, c'est lui!... Et moi, répondez, qu'est-ce que je serais?... (Madame Godard le regarde, lui tend la main, prend la lettre et la déchire.)

LE MARQUIS.

Monsieur Georges, ma fille est à vous!

MADAME GODARD, à Rigaud.

Mon ami... je serai madame Rigaud. (A part.) Bah!

LE MARQUIS, à madame Godard, en lui montrant Madeleine.

Elle sera encore votre fille **.

* Rigaud, Georges est un peu au fond, avec Madeleine, le marquis, madame Godard.

** Georges, Madeleine, le marquis, Rigaud, madame Godard.

MADAME GODARD.

Et elle ne quittera plus le château... Vous en irez-vous, à présent?

FARGEAU, *joyeux.*

Je cours préparer l'appartement de monsieur le marquis!

MADAME GODARD.

Ah! mon Dieu!... et nos convives, que nous avons oubliés à table?...

RIGAUD.

Ah! diable! ils doivent être froids maintenant.

MADAME GODARD.

Monsieur le marquis, mademoiselle Madeleine, venez!... (*Elle remonte, avec Madeleine et Georges**.)

RIGAUD, *retenant le marquis.*

Un instant! (*Lui offrant une prise de tabac.*) Mon ami... comme autrefois...

LE MARQUIS, *sans regarder.*

Avec plaisir.

RIGAUD, *fermant la tabatière du marquis et la lui présentant.*

Voici mon cadeau de noces.

* Georges, Madeleine, le marquis, madame Godard, Rigaud.

FIN.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, ue Mignon, 2.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Néron, *drame*	2	»
Néron, *opéra*	2	»
Une Nuit de Cléopâtre, *opéra*.	1	»
Les Petits Mousquetaires, *op. c.*	2	»
Les Pattes de Mouche, *com.* .	2	»
La Duchesse Martin, *comédie*.	1	50
Un Roman parisien, *pièce* . .	2	»
Divorçons, *comédie*.	2	»
Le Roi l'a dit, *op. com.* . . .	2	»
L'Homme de peine, *drame*. .	2	»
Le Chevalier Jean, *dr. lyr.* .	1	»
Diana, *opéra comique*. . . .	2	»
La Parisienne, *comédie*. . . .	1	»
Le Chiffonnier de Paris, *drame*.	1	»
Château de Tire-Larigot, *com.* .	1	»
Joli Gilles, *opéra comique*. . .	1	»
Macbeth, *drame*	2	»
Les Invalides du Mariage, *com.*	2	»
L'Enclume, *opéra comique* . .	1	»
Indigne, *pièce*	2	»
La Poupée, *monologue*. . . .	1	»
Sapho, *opéra*	1	»
Richard III, *opéra*.	1	»
Les Affolés, *comédie*.	2	»
La Revanche du Capitaine, *com.*	1	50
La Farandole, *ballet*	1	»
François les Bas bleus, *op. c.*	1	»
Autour du Mariage, *comédie* .	2	»
Le Monde où l'on s'ennuie, *com.*	2	»
La Princesse de Bagdad, *com.*	2	»
Françoise de Rimini, *opéra*. .	2	»
Boccace, *op. comique*.	2	»
Le Jour et la Nuit, *op. bouffe*.	2	»
Héloïse Paranquet, *comédie*. .	2	»
Orphée, *drame*.	2	»
Portraits de la marquise, *com.*	1	50
Le Narcotique, *comédie*. . . .	1	50
Othello, *drame*.	2	»
La Brebis égarée, *comédie* . .	2	»
La Carte forcée, *comédie* . . .	1	50
Quatrevingt-Treize, *drame*. . .	2	»
Les Pantins, *opéra com.* . . .	1	»
La Roussotte, *comédie*	2	»
Janot, *opéra comique*.	2	»

	fr.
Les Poupées de l'Infante, *op. c.*	2
Pendant le Bal, *comédie*. . . .	1
Le Voyage d'agrément, *com.* .	2
Miss Fanfare, *comédie*	2
Le Klephte, *comédie*.	1
L'Alouette, *comédie*.	1
Le Récit de Théramène, *par. en v*	1
Le Canard à trois becs, *op. bouf.*	2
La Noce d'Ambroise, *tabl. pop.*	1
La Petite Sœur, *comédie* . . .	1
Jean Baudry, *pièce*.	2
La Papillonne, *comédie*. . . .	2
Charlotte Corday, *drame* . . .	2
La Moabite, *pièce en vers*. . .	2
Rataplan, *revue*	2
Les Braves Gens, *comédie*. . .	2
Belle Lurette, *opéra comique*.	2
Daniel Rochat, *comédie*. . . .	2
Jean de Nivelle, *opéra com.* .	1
Les Mouchards, *pièce*.	»
La Victime, *comédie*	1
Beau Nicolas, *opéra com* . . .	2
Le Mari de la débutante, *com.*	2
La Famille, *comédie*	1
L'Étincelle, *pièce*.	1
Les Tapageurs, *comédie*. . . .	2
Le Petit Hôtel, *comédie*. . . .	1
La Petite Mademoiselle, *op. c.*	2
Yedda, *ballet*.	1
Etienne Marcel, *opéra*	1
L'Age ingrat, *comédie*	2
Les Danicheff, *com.*	2
Le Club, *comédie*.	2
Les Fourchambault, *comédie*. .	2
Le Petit Duc, *opéra comique*. .	2
Hernani, *drame*.	2
Le Roi de Lahore, *opéra*. . .	1
Oh! Monsieur! *saynète*. . . .	1
L'Étrangère, *comédie*.	2
Paul Forestier, *com. en vers*. .	2
Aïda, *opéra*	1
Paul et Virginie, *opéra*. . .	1
Madame Caverlet, *comédie*. . .	2

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

PQ
2220
D9G45
1887

Dumanoir, Philippe Franç
Pinel
Le gentilhomme pauvre

